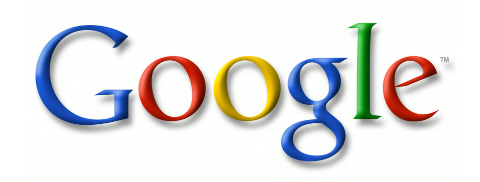
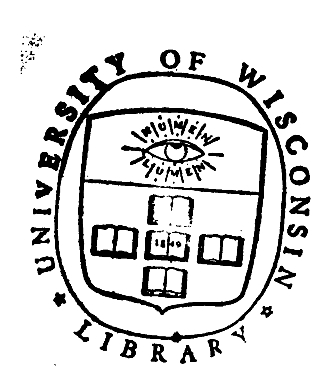

Google



Les infortunes d'Ogier le Danois

Raimbert de Paris



UNIVERSITY OF WISCONSIN
LIBRARY
NUMEN
LUMEN



LES INFORTUNES D'OGIER LE DANOIS

DANS LA MÊME COLLECTION :

DU MÊME AUTEUR :

RABELAIS pour la jeunesse. . . . . 3 vol.

CONTES héroïques de douce France.

1. Flore et Blanchefleur, Berthe aux grands pieds. 1 vol.

2. Roland le vaillant paladin. . . . . 1 vol.

3. Les Aventures de Huon de Bordeaux (*en préparation*). . . . . 1 vol.

* * *

GESTES héroïques de douce France.

Jeanne, la Bonne Lorraine, par J.-B. Coissac. . . 1 vol.

CONTES HÉROÏQUES DE DOUCE FRANCE

Les Infortunes d'Ogier le Danois

Texte adapté par Marie BUTTS



4 planches hors texte en couleurs et 22 dessins de LAFORGE

LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, rue Montparnasse. — Paris

A MES JEUNES AMIS

JEAN ET PIERRE DESCOULLAYES

M. B.

AVANT-PROPOS

VOUS n'ignorez point, mes amis, qu'au temps d'autrefois jongleurs et ménestrels s'en allaient de château en château et de bourg en bourg, récitant, — pour distraire leurs auditeurs, — d'immenses poèmes épiques auxquels on a donné le nom de chansons de geste. *Aux habitants des sombres châteaux et des manoirs solitaires, les milliers de vers de ces interminables récits ne paraissaient jamais trop longs. Mais aujourd'hui peu de lecteurs supporteraient les fastidieuses digressions, les descriptions sans fin dont les trouvères alourdissaient leurs poèmes. En outre, leur langue si savoureuse est souvent fort malaisée à comprendre. Et pourtant ces chansons de geste qui nous content les prouesses de nos aïeux ne sauraient nous laisser indifférents. C'est pourquoi nous vous présentons ici, après en avoir supprimé les longueurs et les répétitions, l'une des plus poignantes et des plus fières.*

Ce poème retrace les glorieux faits d'armes et les cruelles infortunes d'Ogier le Danois qui fut peut-être, avec Roland, le héros le plus populaire du moyen âge. Deux poètes, au moins, chantèrent ses aventures : au XIIe *siècle, Raimbert de Paris*

dans La Chevalerie Ogier de Danemarche; *au* XIII*e siècle, Adenet le Roi dans* Les Enfances Ogier. *D'autres, plus tard, tissèrent autour de ce personnage toute une légende fabuleuse et un peu niaise qui nous montre Ogier au pays des fées. C'est la version de Raimbert de Paris, à la fois la plus simple et la plus belle, que nous transcrivons ici en français moderne.*

Charlemagne ne joue pas dans notre chanson un rôle sympathique. Il convient de nous rappeler que les faits narrés par le trouvère n'appartiennent point à l'histoire, mais à la légende. Raimbert vivait à une époque où les grands seigneurs féodaux s'efforçaient d'affaiblir la royauté. Il donne au temps du tout-puissant empereur la physionomie du XII*e siècle, comme il revêt ses personnages du costume et de l'armure de ses contemporains.*

Comment un vaillant guerrier de France fut-il affublé du surnom de Danois? Plusieurs savants ont cherché à élucider cette question difficile; il serait oiseux de vous exposer ici leurs diverses théories. Quoi qu'il en soit, Ogier était Français et, malgré ses fautes, ce héros qui ne se laissa jamais abattre par la mauvaise fortune illustra magnifiquement notre noble devise : « A cœur vaillant rien d'impossible. »

LES INFORTUNES D'OGIER LE DANOIS

CHAPITRE PREMIER

Charlemagne à la rescousse.



ous plaît-il, seigneurs, d'ouïr une chanson de grands exploits? Elle vous contera la vie d'Ogier le Danois (1), l'un des plus vaillants guerriers de douce France...

C'était à Pâques et Charlemagne tenait sa cour à Saint-Omer. Un jour, quatre de ses chevaliers se présentèrent devant lui dans un tel état qu'il eut peine à les reconnaître : les malheureux étaient tonsurés comme des prêtres; en outre, on

(1) Plusieurs explications ont été données de ce surnom de *Danois*. En tout cas il ne signifie pas qu'Ogier fût originaire du Danemark; ce vaillant guerrier était Français.



leur avait rasé barbe et moustache. « Barons, s'écria l'empereur, qui vous a fait cet affront ? — Sire, c'est Godefroy, le méchant duc auquel vous nous envoyâtes en ambassade. — Par saint Jacques ! gronda Charlemagne, son fils Ogier nous le paiera ! Il sera pendu aux fourches (1), ce bachelier (2) que le duc Godefroy nous laissa naguère en otage. » Puis se tournant vers Guimer, le châtelain de Saint-Omer : « Ami, continue Charles, enfermez le jeune Ogier dans votre cachot ; vous me répondrez de lui. » Or Ogier était d'une beauté remarquable : il avait les cheveux blonds et bouclés, les yeux gris, le teint clair, les bras longs et souples, la poitrine large et la taille grêle, les pieds cambrés et les jambes bien moulées. Il était hardi et preux autant que beau ; aussi Béatrix, la fille de Guimer, s'éprit-elle de lui et l'épousa-t-elle secrètement ; le père ne s'en doutait pas plus que l'empereur, et lorsque, après le départ d'Ogier pour Rome, la dame mit au monde un beau petit garçon auquel on donna le nom de Baudouin, personne ne soupçonna au premier abord qu'il fût le fils d'Ogier le Danois.

Laissons Béatrix et parlons d'Ogier. Pour obéir à Charlemagne, Guimer fit garder le bachelier dans son palais. Un matin, l'empereur ordonna qu'on lui amenât le Danois. « Ogier, lui dit-il,

(1) Gibet à plusieurs piliers.
(2) Jeune gentilhomme.

votre père, vous le savez, n'a point rempli les conditions pour la garantie desquelles vous êtes otage. De plus, il a outragé mes messagers, en les faisant tonsurer et raser. Par ma barbe! vous le paierez cher, car vous serez pendu ou écartelé. — Comme vous le voudrez, sire! Il paraît que mon père ne m'aime guère, puisqu'il n'a point songé au danger que je courais. Mais si vous me mettez à mort, roi Charles, vous commettrez une vilaine action. » Puis, levant les yeux, Ogier regarda tous les barons qui se trouvaient dans la salle : Eudes de Langres et Guibert de Rivier, Huon de Troyes, Samson et Foucher, le duc Naime de Bavière, Richier du Mans, Gautier d'Avallon, Hernaut de Nantes, Godefroy d'Angers, le vieux Fromond, Gaifier de Bordeaux, Doon de Poitiers et le preux comte Renier. « Seigneurs, dit l'enfant (1), le roi veut me faire tuer. Au nom de Dieu le glorieux, je vous prie que l'un de vous se porte garant pour moi. — Bel enfant, volontiers, si cela peut vous aider. » Alors quatorze comtes se jettent aux pieds de Charlemagne et le prient d'avoir pitié d'Ogier. « L'enfant n'en peut mais, disent-ils, si son père vous a trompé. — Barons, s'écrie le roi courroucé, je ne veux point que l'exemple de Godefroy soit suivi et c'est ce qui ne manquerait pas d'arriver si je laissais en liberté son otage. —

(1) Au moyen âge, enfant signifiait aussi jeune homme.

Sire, il en sera comme il vous plaira, mais un bon chrétien ne doit point tirer vengeance d'un jeune bachelier sans défense. — Roi, fit la reine, abandonnez-moi cet enfant et j'en ferai un de mes pages. — Vous perdez votre temps à plaider sa cause, dame, pour tout l'or du monde je ne renoncerai pas à ma vengeance. »

Chevaliers et sergents (1), dames et damoiselles, pleuraient et se lamentaient, mais l'empereur ne voulut rien entendre, et l'on allait emmener Ogier pour le pendre, lorsque retentit le galop de plusieurs chevaux ; un instant après, on vit entrer dans la salle des messagers poudreux et las. L'empereur reconnut des Romains : « Seigneurs, dit-il en se levant pour les accueillir, comment se portent l'apostole (2), ses barons et ses prêtres ? — Sire, autrement que bien! Il n'y a plus à Rome une chapelle ni un moutier (3) qui ne soit brûlé ou ruiné, car les Sarrasins sont entrés dans la ville et ils y ont commis d'effroyables ravages. — Dieu ! dit le roi, que j'en suis marri ! Mon baronnage (4) va s'apprêter et nous partirons tout de suite au secours de l'apostole... Hernaut de Nantes, je vous confie le fils de Godefroy, vous me l'amènerez droit à Rome : quand tous mes vassaux y seront

(1) Hommes d'armes qui n'appartenaient pas à la noblesse.
(2) Le pape.
(3) Église ou monastère.
(4) Ensemble des barons.



« Comme vous le voudrez, sire ! » dit Ogier.

rassemblés, je ferai dresser des fourches et on l'y pendra à la vue des Français, des Allemands et des Bavarois. »

L'empereur envoya dans toutes ses marches (1) des lettres décrétant qu'aucun homme capable de porter les armes, qu'il fût jeune ou vieux, ne restât chez lui ; Angevins et Bretons s'assemblèrent à Paris, sous Montmartre, tandis que Lorrains, Allemands, Frisons, Normands, Bourguignons et

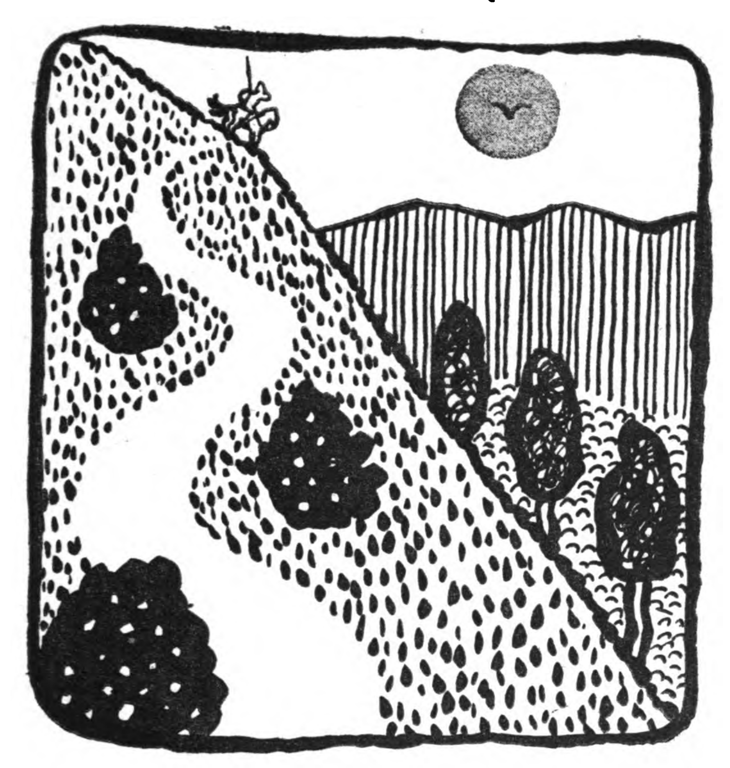
(1) Provinces militaires aux frontières d'un État.

Anglais rejoignirent le roi à Besançon. L'armée chevauchait à toute vitesse ; elle fut bientôt à Lausanne, où elle campa en vue des monts. Contemplant les rocs aigus qui se dressaient vers le ciel, Charlemagne vit l'orage et les brouillards, et il prit grand'peur. « Beau sire Dieu, dit-il, vous qui naguère formâtes le monde, conduisez mon armée et tout mon baronnage par delà ces monts. » Alors, levant leur camp, les Français s'engagèrent dans la vallée du Rhône ; Charlemagne vit la neige, la glace, les cimes qui montaient jusqu'aux nues : « Glorieux sire Dieu, fit-il, conseillez-moi, car ce passage m'épouvante. Je ne vois ni route, ni sentier par où je puisse traverser les montagnes ; montrez-m'en un, sire, je vous prie. » Soudain, l'on aperçut au milieu de l'armée un cerf blanc comme neige : « Suivez-le, chevaliers ! s'écria l'empereur, c'est là un messager du Ciel. » Huit jours durant, les Français marchèrent derrière le cerf et, bien que le chemin fût étroit et bordé de précipices, ils ne perdirent ni sergent, ni chevalier, ni mule, ni destrier (1), ni sommier (2), et ils arrivèrent sains et saufs dans le bourg d'Aoste au pied du versant italien des Alpes.

L'empereur était plein d'orgueil d'avoir réussi

---

(1) Cheval de bataille.
(2) Cheval de charge.



Eudes de Troyes sur la montagne.

à passer les montagnes sans encombre. Les jongleurs (1) prirent leurs vielles, les pages servirent le vin, et toute l'armée mena grande joie. « Her-

---

(1) Musiciens qui composaient des vers et allaient les chanter de château en château.

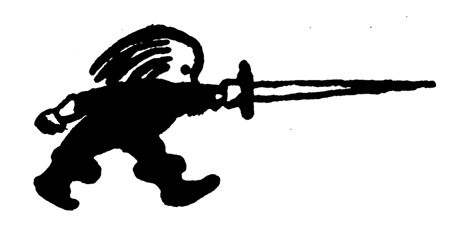
naut de Nantes, fit Charles, amenez-moi votre prisonnier ! » Et lorsque Ogier fut devant lui : « Ogier, dit-il, Dieu a travaillé pour moi, je dois donc être miséricordieux. Vous ne serez ni pendu ni écartelé tant que je demeurerai en Italie. — Sire, au nom de Dieu, je vous rends grâces. — Roi, s'écria le duc d'Apulie qui était venu au-devant de Charlemagne, chevauchez ! Pourquoi avez-vous ralenti votre voyage ? Ne savez-vous pas que les Sarrasins se sont emparés de Rome, que le roi Corsuble et Danemont son fils y ont établi leur cour? » A ces paroles, les Français se remirent en marche : ils traversèrent la Toscane et allèrent droit à Sutre, où ils trouvèrent l'apostole Simon et ses barons, qui s'étaient enfuis de Rome ; ceux-ci les accueillirent et les logèrent fort bien.

Le lendemain, de grand matin, l'empereur appelle Eudes de Troyes : « Eudes, lui dit-il, prenez cent chevaliers et montez sur cette montagne. Si vous apercevez de là des Sarrasins, vous viendrez me l'annoncer. — Volontiers, beau sire. » Vers midi, Eudes revient : « Sire, s'écrie-t-il, nous avons vu Danemont sortir de Rome avec trente mille Turcs, qui sont tous de bons archers, et une foule immense de Sarrasins ; ils ont dévasté la campagne, incendié bourgs et villages, et ils emmènent des prisonniers en grand nombre, hommes, femmes et petits enfants. Les chevaliers captifs disent en pleurant : « Charles de France, venez

« à notre aide! » Juste empereur, vous avez trop tardé... Sire, à l'instant ils vont passer par ici. — Dieu! dit l'empereur, il faut sauver ces prisonniers chrétiens... Barons, qu'allons-nous faire? Eudes de Troyes, vous qui avez vu les Sarrasins, pensez-vous que nous puissions sans folie leur offrir la bataille? — Sire, s'écrie Naime, quelle question! Dès que nous aurons mis leurs premiers rangs hors de combat, les autres s'enfuiront jusqu'à la mer. — Bon saint Denis! dit Charles, à qui confierai-je mon oriflamme? (1) — A moi, sire, répond Alori. Je connais bien la Romagne, puisque je suis né en Apulie; si je porte votre oriflamme, vous ne courrez aucun danger. — Je ne veux pas vous la refuser, » dit le roi... Hélas! il eût mieux valu que tout autre en eût été chargé, car, par la faute d'Alori, les Français furent tués en grand nombre; peu s'en fallut qu'ils ne fussent complètement défaits.

---

(1) Ancienne bannière des rois de France, qu'ils faisaient porter devant eux à la guerre.



CHAPITRE II

L'oriflamme en péril.



ous plaît-il, seigneurs, d'entendre parler maintenant des Sarrasins?... Ils chevauchaient en bon ordre et en rangs serrés. Soudain, l'un d'eux se retourna, et il aperçut l'armée des Français qui descendait d'une colline ; l'oriflamme brillait au soleil, les lances et les hauberts étincelaient, on voyait flamboyer les heaumes. « Sire Danemont, s'écria-t-il, voilà Charlemagne qui arrive : il a passé les monts avec tous ses chevaliers ! Oserez-vous leur livrer bataille ? — Je vais les provoquer sur l'heure, fit Danemont, et ils ne tireront pas vanité de cette rencontre. »

Les Sarrasins se précipitèrent donc à bride abattue sur les Français ; la mêlée fut terrible et

meurtrière. Lorsqu'il vit que la bataille serait fort dure, Alori prit peur et il alla trouver un de ses parents, Gilbert, un Lombard de Bénévent : « Sire cousin, lui dit-il, le combat va être mortel. Vous souvient-il de celui où, par orgueil, vous demeurâtes jusqu'au bout, si bien que de vos sept mille hommes vous ne ramenâtes pas cent ? — Beau sire, répondit Gilbert, il m'en souvient. Fuyons-nous-en ! Il n'y a aucun recours contre la mort. » Et, piquant leurs destriers de leurs éperons, les deux lâches se jetèrent dans un petit vallon et partirent au galop avec leurs hommes.

Lorsqu'ils virent que l'étendard de Charles n'était plus au milieu des Français, les païens (1) en conçurent grand orgueil et ils redoublèrent d'acharnement. « Frappez, Sarrasins, s'écria Danemont, frappez sans crainte ! L'enseigne a fui, nous serons vainqueurs. » Les félons (2) attaquèrent nos guerriers avec tant d'ardeur qu'ils firent prisonniers le vaillant Naime, Eudes de Troyes, Samson le vigoureux et bien d'autres Français encore. Salomon, le roi des Bretons, s'approcha de Charlemagne dans la presse et, le retenant par son écu, il lui dit : « Empereur, nous sommes en mauvaise posture ; voyez là-bas votre oriflamme qui

(1) C'est-à-dire les musulmans ; au moyen âge on ne faisait aucune distinction entre les païens et les musulmans.
(2) L'auteur se place au point de vue des Français pour juger les Sarrasins.

s'en va au grand galop! Vous eûtes tort de la bailler (1) à ce lâche Lombard; regardez comme il s'enfuit! — Dieu! s'écria Charles, quelle trahison! Francs chevaliers, voyez vos compagnons prisonniers des Sarrasins et des Persans. Francs chevaliers, en avant! en avant! Montjoie! » Ralliant ses barons, Charlemagne s'élance dans la mêlée, mais il voit tomber à ses côtés Anquetin le Normand, Fromont le vieux et son frère Morant. Bientôt son destrier s'abat sous lui, notre empereur demeure seul à pied au milieu des païens. Il tire son épée du fourreau et se garantit de son écu; il se défend comme un sanglier forcé. « Montjoie! s'écrie-t-il, Montjoie! » Sept mille Français volent à son secours; ils remettent Charles sur un bon destrier et le tirent de sa périlleuse position.

Or l'enfant Ogier contemplait la mêlée du haut d'une colline. Il vit Alori qui s'en allait, suivi de cent de ses Lombards, il vit les Sarrasins qui frappaient des coups effroyables, tuant un grand nombre de Français. Soupirant de douleur, il alla rejoindre sur le flanc du coteau ses compagnons, les écuyers, qui n'étaient point armés et qu'on tenait comme lui à l'écart de la lutte. « Seigneurs, leur dit-il, francs damoiseaux loyaux, il en va mal de la bataille pour les nôtres; nous sommes de douce France, nous aussi, fils d'hommes nobles

(1) Donner.



Les damoiseaux aperçoivent Alori.

et vaillants : allons secourir Charlemagne qui en a si grand besoin ! Voyez l'étendard de France qui s'enfuit au fond de la vallée. C'est Alori le couard qui l'emporte, et plus de cent Lombards le suivent, les traîtres ! Si vous m'en croyez, et si Dieu nous prête son aide, ils n'emmèneront ni chevaux, ni armes. — Dieu le confonde, celui qui ne suivra point Ogier ! s'écrient les damoiseaux. »

Ogier et ses compagnons descendent de la colline en courant et s'élancent au-devant d'Alori : « Êtes-vous déconfits ? lui demande Ogier. Où est le roi ? Pourquoi l'avez-vous quitté ? — Hélas, répond Alori, le roi est pris, les Français sont presque tous tués ; songez à vous mettre en sûreté. — Traître, s'écrie Ogier, vous mentez, c'est en pleine bataille que vous êtes partis, je vous ai

vus. » A ces mots, Ogier saisit par le mors le destrier du Lombard et, levant le poing, il frappe Alori sur la nuque avec une telle violence qu'il l'abat à ses pieds tout étourdi ; les écuyers en font autant des cent Lombards. En hâte Ogier prend les armes d'Alori, il revêt le haubert et le heaume brillant, suspend l'écu à son cou et monte sur le coursier arabe du lâche traître. Puis il s'empare de l'oriflamme de Charles de Saint-Denis, dont les franges d'or lui frôlent les mains. Les écuyers s'arment tous, qui d'une lance, qui d'un bâton, qui d'un bon épieu de frêne, et, dans les chemises de lin des Lombards, ils se taillent des pennons (1). Alors, traversant la lande, ils se jettent dans la mêlée.

Il y avait dans l'armée des Sarrasins un païen nommé Jossé, qui avait séjourné longtemps en France et qui connaissait Beauvais et Paris. Il vit Naime, que des Turcs emmenaient les fers aux pieds en le battant à grands coups de bâton, et il le reconnut à sa longue barbe. « Sire, dit-il à Danemont, voyez-vous là-bas ce vieillard barbu ? C'est Naime de Bavière qui vous a tué beaucoup de vos parents. — J'en tirerai vengeance, répondit Danemont, sois sans crainte ! Quand je serai à Mondior, ma cité, je le ferai livrer à mes lions ; ce

(1) Languette d'étoffe triangulaire attachée à la lance du chevalier.



L'étendard sauvé.

sera un beau divertissement pour le jour de mon couronnement. » Comme il parlait encore, Ogier et ses compagnons fondent sur les païens. Le Danois se précipite sur le roi Faussaron, qui a la garde de Naime, et lui met le cœur en deux tronçons; Doon de Nanteuil égorge Malardon. Les bacheliers tuent une si grande foule de Sarrasins que la lande est toute jonchée de cadavres; ils revêtent alors les hauberts les plus précieux, prennent les meilleures armes et montent sur les plus beaux destriers.

Irrité et dolent, Charlemagne, entouré de cent de ses chevaliers, se tenait sur une colline. Il n'en était pas un qui n'eût son haubert déchiré, son heaume troué ou bossué, et presque tous étaient blessés. Le roi songeait à se replier sur Rome, lorsque, soudain, il entendit derrière lui un bruit d'armes qui s'entre-choquaient. Il se retourna et vit son oriflamme que tenait l'enfant Ogier. « Voyez, seigneurs, nobles chevaliers, s'écria-t-il, quel secours Dieu nous a envoyé ! » Puis, étendant ses deux mains vers le ciel : « Sire Dieu, ajouta-t-il, je vous rends grâces de m'avoir octroyé ce renfort... Seigneurs, dit-il à ses barons, allons au-devant de ces vaillants guerriers. Richier, beau frère, qui sont ces fiers chevaliers? — Sire, Dieu me pardonne! celui qui porte l'étendard, c'est Ogier le Danois, le fils de Godefroy, l'otage qui doit perdre la vie à notre retour en douce France. Il a dépouillé Alori et ses Lombards.

— Dieu me récompense, fit Charles, de n'avoir point pendu Ogier hier. »

Le roi éperonne son cheval et s'en vient au-devant d'Ogier : « Danois, lui dit-il, tenez mieux votre destrier. Et cette épée, pourquoi n'est-elle pas à votre côté ? — Sire, j'attends que vous ayez le loisir de me la ceindre. » Alors Charlemagne met pied à terre, et là, en plein champ de bataille, il arme Ogier chevalier et le fait gonfanonier (1) de l'empereur.

A cet instant, les Français voient s'avancer un grand et fort Nubien. C'était le roi Sadone, fils de l'émir Quiquevant, l'un des plus puissants vassaux du roi des Sarrasins. Monté sur un superbe coursier caparaçonné de soie vermeille, il vient droit à Ogier et lui dit fièrement : « Qui es-tu, vassal, qui as repris l'étendard au baron qui l'emportait ? Nous allions nous en emparer. — Je suis prisonnier de l'empereur et j'ai nom Ogier le Danois ; mon père Godefroy est un duc riche et puissant. — Vous êtes preux et vaillant ; je suis ici pour vous demander bataille de la part d'un roi. C'est de Caraheut, le fils du roi Gloriant, qu'il s'agit. Il est frère de Marsile, cousin de Baligant et fiancé de Gloriande, fille de notre émir. De l'Inde jusqu'à l'Occident, de l'Algérie jusqu'en Orient, il n'est pas de guerrier plus vaillant que lui. Il vient de

(1) Celui qui portait la bannière dans les batailles.



Charlemagne arme Ogier chevalier.

débarquer en Italie et il amène à Corsuble et à Danemont de merveilleux renforts. — Va lui dire, répond Ogier, que j'accepte la bataille, mais qu'elle sera dure et qu'elle finira mal pour lui. — Je le lui dirai, sire, avant le coucher du soleil, dit Sadone

en s'éloignant. — Damoiseau sire, demande Charlemagne, que vous a annoncé ce païen mécréant? — Sire, il dit que son chef, Caraheut, amène ici une grande multitude de guerriers païens et qu'ils veulent nous déshériter tous. Mais, vrai Dieu! je rendrai ce Caraheut muet et inoffensif! »

Les Français, ayant enterré leurs morts et pansé leurs blessés, rentrèrent à Sutre et se rendirent tout droit au palais. « Quelles nouvelles? demandèrent les barons de l'apostole. Avez-vous rencontré des Sarrasins? — Oui, dit Charles, et ils nous ont fort maltraités. Nous fûmes trahis par Alori, à qui j'avais baillé mon oriflamme et qui s'est enfui... Où est-il ? Qu'on aille me le quérir. »

On amena donc Alori qui tremblait de tous ses membres. « Juste empereur, demanda Ogier, m'octroyez-vous de parler? — Je vous l'octroie, Ogier. — Seigneurs barons, écoutez-moi. Aucun loyal chevalier ne doit condamner un de ses pairs pour s'être enfui du champ de bataille. Si l'on punissait ce crime, maint guerrier fort considéré ne serait point ici! Nul ne saurait emprunter le courage d'autrui, chacun ne peut faire usage que de celui qu'il a reçu en partage. L'empereur notre seigneur a commis la faute de ne point donner son oriflamme à porter à un chevalier digne de cette charge, mais de la confier à un Lombard. Or chacun sait que les Lombards n'ont pas grande bravoure. Si Alori nous a causé

des pertes, je les ai compensées et au delà : je demande donc qu'il soit acquitté et je prie le roi de le laisser aller. — Il restera en liberté, dit Charles. — Sire empereur, grand merci. — Par saint Pierre ! s'écrièrent les Lombards, qui étaient fort nombreux dans l'assistance, Ogier a bien parlé. »



CHAPITRE III

L'orgueil amène toujours de grands maux.



EIGNEURS, désirez-vous apprendre ce que fit Sadone?...

Il retourna auprès de Caraheut, qui était encore au port où il avait débarqué. « Sadone, bel ami, lui demanda l'émir, sais-tu des nouvelles? — Oui, sire, Charlemagne a déjà lutté contre les nôtres. Danemont aurait eu la victoire si un jeune otage que l'empereur garde en captivité n'était accouru avec une grande foule d'écuyers au secours des Français. Mais je m'approchai du bachelier et je lui demandai son nom. J'appris qu'il se nomme Ogier le Danois et qu'il est fils du duc Godefroy. J'ai pris bataille avec lui de votre part. — Ah! Sadone, quelle récompense tu mérites!... Mahomet, sire,

vous ne m'avez point oublié... Partons pour Rome, chevaliers! Hâtons-nous! »

L'arrivée de Caraheut, suivi de trente ducs, de vingt rois et d'une armée innombrable, remplit de joie le cœur de Corsuble. « Caraheut, dit l'émir, je vous donnerai toute la France, avec ma fille que je vous ai promise, mais je garderai Rome pour moi. — Sire, je n'accepte point encore votre don. J'ai pris bataille avec Ogier le Danois, fils du duc Godefroy; si je puis le vaincre et le rendre récréant (1), alors je prendrai la France que vous m'offrez, avec votre fille, la belle Gloriande. » La princesse entendit ces paroles et elle s'en réjouit. Vêtue d'une robe de soie, d'un bliaut (2) brodé d'or et d'un manteau à franges d'or, qui faisait valoir sa haute stature et sa fière démarche, elle était fort belle; à cause de la chaleur, elle avait enlevé sa guimpe et posé sur sa tête une couronne de fleurs, qui faisait paraître plus profonds ses beaux yeux, plus blanc son teint clair, et plus vermeille sa petite bouche.

Cependant la douleur de Charlemagne pour ses guerriers tués par les Sarrasins fut adoucie par l'arrivée de son fils Charlot, qui amenait avec lui l'arrière-ban des vassaux. Dès que les chevaliers de renfort eurent pris quelque repos, l'empereur

(1) Celui qui conserve sa vie en abjurant la religion chrétienne.
(2) Longue tunique portée par les hommes et les femmes sur les autres vêtements.

marcha sur Rome. Les Français chevauchèrent tout le jour; au soir, ils établirent leur camp sur la rive septentrionale du Tibre. « Seigneurs, dit Charles, que nul d'entre vous ne se désarme, car il se pourrait que les païens nous surprennent. — Nous demeurerons tout armés, sire, répondirent Naime de Bavière et les autres barons. » Mais Charlot, qui était hardi et imprudent, appela ses compagnons avant le jour : « Appareillez-vous (1), seigneurs, dit-il, je veux que mes barons soient les premiers à vaincre les Sarrasins; nous irons nous embusquer sur la route que les païens devront suivre pour venir attaquer les Français. — Volontiers, beau sire! Toutefois emmenons Ogier le Danois; il est jeune et vaillant comme nous, il nous aidera à faire grand carnage des païens. — Non, dit Charlot, on ne dira point que nous ne pouvions nous passer de son secours : moi et mes hommes, nous combattrons seuls. »

Le fils du roi sortit donc du camp avec ses compagnons. A une lieue de Rome, ils rencontrèrent un torrent impétueux qu'ils franchirent; de l'autre côté, ils se trouvèrent dans un épais fourré d'ifs, de viornes, de lauriers et de pins, dans lequel ils se cachèrent. Mais un Sarrasin qui montait la garde dans le bois les aperçut; fort effrayé, il se glissa hors du fourré comme une bête traquée et

(1) Apprêtez-vous.



Charlot et ses compagnons sortent du camp.

retourna à Rome, où il conta son aventure à Corsuble et à Danemont. Aussitôt dix mille Sarrasins sortirent de Rome et chevauchèrent rapidement à la clarté de la lune... Hélas ! Charlemagne dort dans sa tente. Soudain un songe horrible le fait trembler si fort que tout son lit en est secoué. « Qu'avez-vous, beau sire ? lui demandent ses chambellans qui s'éveillent épouvantés. — Barons, répond l'empereur, pour l'amour du fils de Marie, dites-moi où est mon fils. »

Or, à cet instant même, les Sarrasins arrivent dans le fourré. Au cri de « Montjoie ! » nos Français s'élancent sur eux. « Frappez, Français ! s'écrie Charlot, et que Dieu vous soit en aide ! » Grande est la mêlée et le combat terrible, mais les païens sont dix fois plus nombreux que les Français;

ceux-ci doivent reculer peu à peu, abandonnant beaucoup de morts et de blessés. Alors un chevalier se détache de l'armée de Charlot; son écu à son cou, il passe le Tibre, se rend droit au quartier de Charlemagne et s'écrie à très haute voix devant le pavillon de l'empereur : « Roi, chevauche! Va secourir ton fils, car il en a grand besoin. Il a voulu mettre ses barons à l'épreuve, mais dix mille Sarrasins les ont assaillis. — Dieu! dit le roi, voilà l'explication de mon songe. » Charlemagne s'arme à la hâte et va trouver Ogier le Danois : « Ogier, lui demande-t-il, voulez-vous secourir mon fils? — Volontiers, sire. » Ogier part en toute hâte et cinq cents chevaliers avec lui.

Au bord du Tibre, Charlot pleure et se lamente. « Père glorieux! dit-il, que n'avons-nous ici Ogier le Danois! Il nous délivrerait. — Sire, dit le comte Guy, cette nuit nous vous avons conseillé d'emmener le bon Danois, mais vous ne l'avez point voulu. L'orgueil amène toujours de grands maux. — Je suis humilié, dit Charlot, mais je veux mourir en preux! » Et il s'élance de nouveau au plus fort de la mêlée; les païens l'enveloppent de toutes parts. A cet instant retentit le cri de guerre de Charlemagne : « Montjoie! » et Ogier, suivi de ses cinq cents chevaliers, fond sur les Sarrasins. Plus de sept cents ennemis tombent morts, Charlot est dégagé. « Êtes-vous blessé? lui demande Ogier. — Non, bel ami. »

Les Sarrasins sont en fuite, mais Caraheut s'arrête auprès d'Ogier : « Ogier, dit-il, voulez-vous que nous prenions jour pour notre combat ? Nous jouterons sous les murs de Rome. Ma fiancée assistera à la lutte et sera le prix de la victoire. Elle est belle et noble; si vous me pouvez vaincre, c'est vous qui l'épouserez. — Je n'ai point passé les monts pour prendre femme! dit Ogier. Vous me paraissez preux et courtois; reniez Mahomet et devenez l'ami de Charles l'empereur; il vous donnera de beaux fiefs en Espagne, des bourgs, des villes, des châteaux et des manoirs. — Jamais je ne renierai Mahomet, répond Caraheut. Demain j'irai trouver Charlemagne et je lui ferai part de mon désir de jouter avec vous. »

Le lendemain, Caraheut revêtit ses plus beaux habits et se rendit au camp des Français. Il mit pied à terre devant le pavillon du roi : « Sire, dit-il, soyez salué au nom des dieux auxquels croient les chrétiens. Barons, soyez salués, vous aussi, et vous surtout, Ogier le bon Danois. Roi Charles, l'émir des Sarrasins vous mande par moi que nos chevaliers sont prêts à livrer bataille aux Français. Mais pourquoi ferions-nous périr un grand nombre de nos vaillants barons et de nos nobles guerriers? Voici Ogier le preux... Seigneur, octroyez-nous de combattre en champ clos. Si je suis battu, tous les païens se déclareront vaincus en ma personne, mais si c'est le Danois qui se rend, les

Français se rendront aussi. — Je vous l'octroie, » dit l'empereur, et les deux combattants présentèrent leurs gages.

Mécontent, Charlot prit Ogier par les épaules : « Ogier, lui dit-il, c'est moi et nul autre que moi qui livrerai cette bataille. — Non, dit Caraheut, je ne lutterai point contre toi ! Mais je t'amènerai, si tu veux, le roi Sadone. » Hors de lui de colère, Charlot se mit à insulter Ogier. Il était d'autant plus furieux que son père lui avait fait, par devant les barons, de violents reproches au sujet de son imprudence de la veille, et que sa vanité en avait souffert. « Ogier, s'écria-t-il, si je ne craignais d'irriter l'empereur, je te taillerais en pièces ! — Vous commettriez un grand péché, sire, fit Ogier. — Empereur, dit Naime de Bavière, nous avons quitté pour vous la douce France, nos épouses et nos enfants, mais nous repartirons sur l'heure, si vous ne faites entendre raison à ce jeune forcené. — Charlot, fit l'empereur, je te mande ici que si nous rentrons en France, tu ne tiendras pas un pouce de mes terres ; je les donnerai plutôt à Louis ou à Pépin...— Charlot, ajouta Caraheut, vous avez tort de vous fâcher, je ferai armer, pour lutter contre vous, un roi riche et puissant, Sadone le vaillant. — Ogier, dit Charlemagne, je ne crains rien pour vous, car vous avez prouvé votre force et votre courage, mais mon fils est jeune et étourdi ; je ne pense pas

qu'il puisse endurer la fatigue d'un duel. — Sire, s'écria Charlot, Ogier sera là, au besoin il me secourra. — Vous dites vrai, fit le Danois, aucun mal ne vous atteindra, tant que je serai là pour vous défendre. — Grand merci, beau sire, » répondit Charlot.

On apporta les saintes reliques et les trois chevaliers firent serment de s'abstenir de toute trahison. Puis Caraheut se remit en selle et sortit fièrement du camp des Français. Aussitôt arrivé à Rome, il fut mandé au palais par l'émir et questionné sur son ambassade. « Sire, dit Caraheut, Sadone et moi, nous nous rendrons tout armés dans l'île qui est au milieu du Tibre; les Français y enverront de leur côté Charlot, le fils de l'empereur, et Ogier le Danois. J'ai promis à Ogier d'y mener avec moi Gloriande ma fiancée. Nos armées accepteront le sort de leurs champions. Voilà, sire, les conditions de la joute. »



CHAPITRE IV

La double joute.



UATORZE rois armèrent Caraheut; ils le revêtirent d'un haubert d'acier merveilleusement trempé, et lui ceignirent au côté gauche son épée qui avait nom Courtain. Elle avait été fondue et trempée plus de vingt fois par le forgeron Escurable, puis richement ornée de pierres précieuses. Lorsqu'il l'eut finie, il l'essaya en frappant de toutes ses forces un perron de marbre et il la brisa. Il fut donc forcé de la refondre et retravailler, ce qui la raccourcit et lui valut son nom, mais c'était l'épée la plus forte du monde entier. Caraheut monta sur un destrier noir comme l'ébène et toute la gent sarrasine s'écria d'une seule voix : « Mahomet, secourez en ce jour notre champion! » Sa-

done aussi s'arma, et lorsque les deux barons furent prêts à partir, Gloriande s'approcha d'eux. « Caraheut, dit-elle, suis-je toujours votre amie? — Malheur à qui ose le nier! s'écria Caraheut. Belle sœur, douce amie, vous viendrez avec moi dans l'île. — Sire, volontiers, si mon père et mon frère me l'octroient. — Je le veux, ma fille, » dit Corsuble. Alors on fit monter Gloriande sur une mule de Syrie, les barons sarrasins accompagnèrent leurs champions jusqu'au Tibre et les nautoniers les passèrent dans l'île.

Mais Danemont était dolent et plein de colère. Il eût voulu combattre, lui aussi. « Par Mahomet! dit-il à ses chevaliers, la journée ne se terminera point que je n'aie livré bataille. Appareillez-vous, Seigneurs, et tenez-vous prêts à m'accompagner. » C'était là une trahison dont Caraheut n'eut point connaissance. Danemont et trente barons sortirent de Rome sans mot dire, et allèrent se poster tout armés dans les roseaux près d'un gué du Tibre.

Les quatre combattants sont sur l'île. Caraheut et Ogier se défient, ils éperonnent leurs bons destriers et s'élancent l'un contre l'autre ; en même temps Sadone défie Charlot. Les vaillants guerriers se donnent des coups si formidables que la rive en retentit à une demi-lieue en aval et en amont. Sadone et Charlot vident leurs étriers, et leurs chevaux s'enfuient à travers le marécage, mais

Caraheut et Ogier tiennent bon. La lance d'Ogier vole en éclats; il tire son épée, en frappe Caraheut sur le heaume et lui fait une légère blessure. « Caraheut, s'écrient du rivage les païens, que fais-tu ? Prends Courtain, ta bonne épée, la meilleure du monde, et tu seras victorieux. »

Les coups pleuvent, les quatre barons perdent leur sang, mais ils continuent à se défier avec des paroles orgueilleuses. Les deux Sarrasins commencent à faiblir, lorsque soudain surgissent Danemont et les trente félons païens qui étaient restés jusque-là cachés dans les roseaux. Ils attaquent les champions français qui se défendent de leur mieux, mais que peuvent-ils contre un aussi grand nombre d'adversaires ? Ils emmènent Ogier prisonnier et noient le destrier de Charlot dans le fleuve. Les Français reçoivent le bachelier dans un bateau. Charlot se rend en toute hâte auprès de son père : « Sire, lui dit-il, les Turcs nous ont pris Ogier ; nous sommes trahis, sire, attaquons la ville pour délivrer le vaillant chevalier. — Je vais tenir un conseil, dit l'empereur, mandez ici tous mes barons. »

Cependant les païens arrivent à Rome avec leur prisonnier ; ils le désarment sous un olivier et le contemplent avec admiration, tant il est beau et fort. Puis ils appellent l'émir : « Sire, venez voir notre captif ! Nous l'avons pris pour venger nos parents qu'il tua l'autre jour. — Vous avez bien



La lance d'Ogier vole en éclats.

fait, dit Corsuble, il sera pendu. » Mais Caraheut survient au galop : « Sire émir, dit-il, vous me ferez honnir de toute la chevalerie. Vous m'avez octroyé de jouter avec Ogier. Lui et moi, nous étions convenus des conditions du combat. Vous me les faites enfreindre : c'est mal, sire. Rendez-moi Ogier, vous ne sauriez sans grande injustice le retenir ici. — Vous plaidez en vain, Caraheut, répond l'émir, je ne le rendrai à aucun homme sous le ciel. — Par Mahomet ! vous vous en repentirez, » dit Caraheut entre ses dents, et il s'en va, irrité et dolent, à son hôtel. « Armez-vous, crie-

t-il à ses barons. Danemont, le tyran, a pris Ogier; l'émir ne veut point me le rendre; allons assaillir Corsuble en son palais, nous verrons qui de nous deux sera le plus fort. — Caraheut, répond Rodoant, roi d'Égypte, je suis ton homme lige (1) et je te dois obéissance, mais je te supplie de ne point malmener l'émir. Tu es son vassal, tu lui dois respect et obéissance. Laisse-le en paix ce soir. Demain les meilleurs parleurs qu'il y ait parmi tes gens lui feront entendre raison, tu lui manderas qu'il ait à te rendre Ogier sain et sauf, ou que tu seras dorénavant son ennemi juré. — Par Mahomet! s'écrie Caraheut, il ne sera plus mon ami jusqu'au jour où il délivrera Ogier. — Ni le mien, » dit chacun de ses barons.

Gloriande rentre à son tour dans la ville et s'en vient droit à son frère. « Sire, dit-elle, vous avez mal agi en prenant Ogier. Rendez-le à Caraheut et restez bons amis. — Par Mahomet! s'écrie Danemont fort irrité, ne vous mêlez point de cette affaire, ou il vous en cuira. — Danemont, frère, vous aimez trop les querelles, il vous en adviendra malheur. »

Le lendemain de grand matin, Caraheut se rend avec tout son baronnage auprès de l'émir Corsuble, et, très courtoisement, il lui demande de lui rendre Ogier. « Par Mahomet, non! s'écrie l'émir, je ne

---

(1) Ton vassal.

le rendrai à aucun homme vivant; demain, avant le jour, je le ferai pendre. » Alors, sans prendre congé de Corsuble, Caraheut sort du palais; il va droit au camp des Français, où il trouve Charlemagne au milieu de ses barons; il se jette aux pieds de l'empereur et lui dit : « Sire, me voici; gardez-moi prisonnier en votre camp, jusqu'à ce que vous soit rendu le preux Ogier, qui vous fut ravi par trahison. — Ce païen est noble et loyal, s'écrient les Français. — Vraiment, fait Charles, je n'ai jamais vu de chevalier chrétien plus digne d'estime... Ami, ajoute-t-il en se tournant vers Caraheut, asseyez-vous à mon côté. »

Cependant plus de vingt mille Sarrasins montent au palais de Corsuble. « Sire, lui disent les meilleurs parleurs, vous aviez consenti à ce que ce combat eût lieu, Caraheut avait donné sa foi à Ogier. Votre fils a mal agi; rendez Ogier à Caraheut, car vous n'avez pas le droit de le tenir en captivité. — Sire, s'écrie Galatien, le mauvais traître, n'écoutez point ces couards! Dieu le confonde, celui qui délivrera Ogier! — Corsuble, dit Sadone, se levant avec peine à cause des blessures que lui fit Charlot, c'est ce traître-là que vous ne devez point écouter : vous vous en repentirez, sire. » Tous les Sarrasins se mettent alors à parler à la fois; grands sont, dans le palais, le bruit et la confusion.

CHAPITRE V

Le loyal Caraheut perd sa fiancée.



u même moment, Charlemagne tenait son conseil et Caraheut prit la parole. « Français, dit-il, allez surprendre les Sarrasins à Rome et renouvelez la lutte chaque jour, jusqu'à ce qu'Ogier vous soit livré. — Le païen a raison, dit Naime, nous ne pouvons sans lâcheté demeurer ici. — Barons, ordonne Charles, allez vous armer. » Bientôt les cors sonnent l'attaque, plus de vingt mille Français se précipitent sur les Sarrasins, qui sont sortis de la ville. La bataille devient d'heure en heure plus terrible; à la vêprée (1), les païens sont en fuite : ils rentrent à Rome, laissant sur le champ

(1) Au soir.

de bataille un grand nombre de morts et de blessés. Du haut de la muraille, Gloriande aperçoit son frère ; elle le huche à voix haute et claire : « Ah ! Danemont, fait-elle, vous avez montré trop d'orgueil et de déloyauté, vous en êtes puni. » Charlot, qui poursuivait Danemont, tire les rênes pour arrêter son cheval : « Qui êtes-vous, belle ? demande-t-il. — Je suis Gloriande, la fille de l'émir. Ogier est sain et sauf, je lui ai moi-même porté à manger. Mais tournez bride, sire, sans perdre de temps, car tout le baronnage de mon père s'arme pour voler au secours des nôtres. » Les Français ne craignent point le baronnage de Corsuble, mais soudain ils aperçoivent au loin la vallée noire de guerriers. Il y en avait telle multitude que, si l'on eût jeté au milieu d'eux une pomme, elle ne fût point tombée sur le sol, mais elle eût heurté une lance, une épée, un haubert ou un heaume. Les Français rentrent donc dans leur camp, joyeux d'avoir mis à mort tant de Sarrasins, mais fort marris de l'arrivée à Rome de ces nouvelles armées de païens.

Quant à Corsuble, il accueillit avec joie et orgueil ces merveilleux renforts. Cette fois-ci, pensait-il, Charlemagne serait vaincu, car tout l'arrière-ban de l'Arabie, de l'Inde, de l'Algérie, de la Syrie et de la Perse se trouvait maintenant à Rome. Parmi les vassaux qui venaient de débarquer, se faisait remarquer Brunamont, de Ma-

jorque la grande île, monté sur un cheval qui valait une cité et qui avait nom Broiefort. Jamais, seigneurs, vous n'ouïtes parler d'un tel cheval ! Il était tout noir, sauf une étoile blanche au front; il avait souvent couru trois jours et trois nuits sans s'arrêter. Jamais il n'était las, jamais il ne reculait devant le danger.

Le lendemain, Brunamont enfourche Broiefort son destrier, et part tout seul pour aller voir le camp des Français. Il passe le Tibre, et, près du gué, il se trouve soudain face à face avec cinq seigneurs français qui revenaient de la chasse au faucon : c'étaient Gaifier de Bordeaux et son compagnon Guimer, Ydelon, Godefroy d'Angers et le duc Naime. Aussitôt l'orgueilleux Brunamont les défie. Un Sarrasin défier cinq Français ! C'en est trop pour nos barons. Guimer met son cheval au galop et s'élance sur lui, mais le choc est si terrible qu'il vide les étriers et tombe à terre grièvement blessé. Brunamont prend le destrier de son ennemi par la rêne et part dans la direction de Rome : les quatre barons français le poursuivent. Ils ne peuvent l'atteindre, car Broiefort galope plus vite que tous les autres coursiers. Brunamont trouve sur son chemin un soldat de Laon qui rentrait au camp des Français ; d'un seul coup il l'abat au milieu d'un pré et il emmène aussi son cheval. Il rentre à Rome et se présente devant l'émir : « D'où venez-vous, Brunamont ?

demande celui-ci. — Sire, je suis allé regarder les Français; j'ai tué deux chevaliers et je vous amène leurs bons destriers. — Brunamont, vous êtes un vaillant guerrier. Je vous donnerai la France, si vous la voulez, avec ma fille au clair visage. » Et l'émir lui tend son gant, en gage de sa bonne foi. Les Sarrasins se disent entre eux : « Caraheut, sire, vous perdez votre fiancée. Si vous étiez ici, vous eussiez défié Brunamont. »



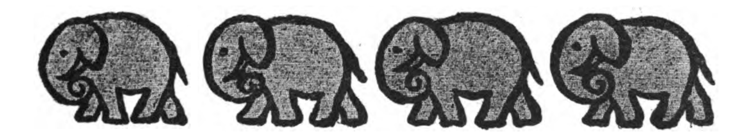
Broiefort.

Or on gardait Ogier dans la salle où Gloriande et ses damoiselles passaient leur temps. Un messager se rendit auprès de la jeune fille et lui conta ce que son père venait de promettre. Elle se prit à pleurer et Ogier en eut le cœur marri. « Caraheut, sire, soupira-t-il, c'est pour votre loyauté qu'on vous prive de votre dame! Hélas! que ne puis-je parler à l'émir : j'eusse présenté mon gage à ce Brunamont, j'eusse combattu pour conserver sa dame à Cara-

heut. — J'obtiendrai que vous parliez à l'émir, bel ami, dit Gloriande. — Grand merci, dame. »

Gloriande entre dans la grande salle pavée, elle traverse la foule des païens qui lui font place respectueusement, elle arrive devant son père. L'émir la prend par la main : « Ma fille, lui dit-il, je vous ai fiancée au meilleur homme qui ceignit jamais épée. — Sire, Caraheut n'a démérité en rien, pourquoi lui faites-vous cet affront? Ne m'aviez-vous point donnée à ce baron devant toute votre cour? — Ma fille, Caraheut m'a quitté pour se réfugier auprès des Français. C'est un traître, vous serez mariée plus honorablement. — Sire, c'est mon frère qui a fait tout ceci... Où est ce roi à qui vous me destinez? — Me voici, belle, dit Brunamont. Je vous épouserai selon la loi de Mahomet et nous régnerons sur toute la France, car nous allons vaincre les Français, et je vous amènerai Charlemagne mort ou récréant. — Sire, vous ferez preuve d'un merveilleux courage, si vous pouvez vaincre tous les Français! Mais l'émir en a un captif dans ce palais, et je sais que s'il était relâché, il lutterait contre vous au nom de Caraheut. — Belle, dit Brunamont, je jouterai volontiers avec lui, si l'émir veut m'en donner permission. — Mettez-les ensemble, sire émir! s'écrient tous les Sarrasins. — Mon père, dit Gloriande, Ogier demande à vous parler. — Qu'on me l'amène, » fait l'émir.

On introduit donc Ogier ; sur son passage s'élève un murmure d'admiration. « Sire émir, dit Ogier, voici mon gant, voulez-vous le prendre ? Je me fais fort de prouver que Brunamont a mal agi en déshéritant Caraheut et en acceptant votre fille. — C'est très bien, Ogier, dit Brunamont, de parler en faveur de Caraheut, mais vous n'oseriez point vous rencontrer avec moi sur l'île du Tibre. — Si vraiment, s'écrie Ogier, et tout de suite ! Priez l'émir de me mettre en liberté, et nous irons tous deux nous battre dans cette île. Je ferai jurer à Charlemagne, au duc Naime et à Hernaut de Nantes de repasser les monts avec nos Français et de vous laisser tout ce pays, si c'est vous qui êtes vainqueur. — Vous êtes hardi et brave, Ogier. Faites donc chercher vos otages. — Volontiers, dit Ogier, et appelant son écuyer : Baudechon, lui dit-il, va-t'en sur l'heure au camp de Charles et dis à Caraheut que je vais jouter pour lui avec Brunamont, auquel l'émir vient de promettre sa fiancée. »



CHAPITRE VI

Ogier conquiert Broiefort, le merveilleux destrier.



'ÉCUYER d'Ogier se rend en toute hâte au camp des Français. Les chevaliers accourent en foule au-devant de lui : « Que fait ton seigneur ? demandent-ils. Comment se comporte-t-il ? — Il est sain et sauf, Dieu merci, et il mande à Caraheut qu'il va jouter pour lui avec un roi sarrasin, grand et fort, dont l'émir veut faire son fils, car il vient de lui promettre la main de Gloriande. » A l'ouïe de ces paroles, le sang de Caraheut se met à bouillonner dans ses veines. « Juste empereur, dit-il, accordez-moi un répit, afin que j'aille à Rome voir qui est ce roi qui m'a fait cet affront. Je vous donne ma parole que je reviendrai loyalement dès que la bataille sera terminée.

Au troisième jour je serai ici, à moins que vous n'ayez recouvré le vaillant Ogier. — Caraheut ne mentirait pas pour nous échapper, disent les Français, octroyez-lui la grâce qu'il vous demande, sire. — Qu'il fasse tout son plaisir, » dit Charlemagne.

Joyeux, Caraheut se rend à Rome et tous les Sarrasins qui l'aperçoivent lui crient en leur langage : « Ogier doit combattre pour vous demain. — Je veux être otage pour lui, dit Caraheut, et il prendra mon destrier et mes armes. » L'émir accourt, l'air irrité. « Charlemagne vous a-t-il délivré ? demande-t-il. — Non, répond Caraheut, il ne me délivrera pas avant que vous lui renvoyiez Ogier. »

Caraheut emmène Ogier en sa tente pour l'armer, et Gloriande les suit. « Sire, dit-elle à Ogier, Brunamont est traître et fort habile aux combats. Il a déjà coupé la tête à plus de vingt-trois rois. — N'ayez aucune crainte, répond Ogier ; s'il plaît au roi du Ciel, avant le coucher du soleil j'aurai fait justice de ce lâche. — Que celui en qui vous croyez vous aide ! s'écrie Gloriande. — Ogier, dit Caraheut, je vous donnerai ma bonne épée Courtain, que tous redoutent. Désormais elle sera vôtre. »

Quand le Danois est armé et monté, les Sarrasins l'emmènent à travers Rome ; il chevauche fièrement, la lance levée, il passe le Tibre et ar-

rive le premier dans la petite île. Dix mille Français armés se massent sur la rive droite du fleuve pour suivre des yeux le combat, tandis que les païens se tiennent sur la rive gauche. « Ogier, s'écrient quelques Français, viens-t'en avec nous; nous saurons bien te défendre. — Seigneurs, répond Ogier, la France perdrait son honneur et Caraheut serait condamné à mort; je ne le ferais pas pour tout un val plein d'or. » Brunamont paraît à son tour, monté sur Broiefort; arrivé au bord de l'eau, il pique son destrier de ses éperons; la bête s'élance et traverse le fleuve avec tant de légèreté que ni la selle, ni le cavalier ne sont mouillés. « Beau sire Dieu, dit Ogier qui convoite ce bon destrier, si vous m'en jugez digne, octroyez-moi ce cheval. »

Les deux adversaires se défient, puis ils se précipitent l'un contre l'autre à plusieurs reprises. Bientôt ils sont jetés à bas de leurs chevaux, ils se relèvent, et Brunamont tire son épée pour en frapper Ogier; il lui transperce son bouclier et le blesse à la poitrine. Alors Ogier tire Courtain de son fourreau et frappe Brunamont sur son heaume dont il fait voler les joyaux, rompant en même temps plusieurs mailles de son haubert. Le Sarrasin chancelle, mais il se ressaisit aussitôt...

Je ne veux point vous lasser, seigneurs, en vous contant toutes les prouesses des deux chevaliers... Après qu'ils se sont asséné maints coups effroya-



Le combat dans l'île.

bles, Brunamont, qui a perdu beaucoup de sang, commence à faiblir. Les païens en ont grand deuil et Barbarin s'écrie : « Brunamont, sire, Mahomet te garde! Où est la force que tu montrais ce matin? Toi qui ne craignais ni Sarrasin, ni chrétien, vas-tu te laisser abattre par un jeune bachelier? Frappe tes grands coups, Brunamont, Ogier sera vaincu! » A ces mots, le champion des païens reprend courage; il fond sur Ogier avec une telle violence que son épée pénètre profondément dans la chair du chevalier français : le sang vermeil jaillit. Le Danois chancelle, c'est à son tour de faiblir : « Ogier, s'écrie Brunamont, je crois que tu as senti mon épée! Par Mahomet! je ne mangerai point que je ne t'aie tué! Il n'y a homme sous le ciel qui te puisse préserver de la mort, ni même ton Dieu, s'il était ici. »

Les Français sont marris à la vue de la détresse de leur champion; l'empereur lève les mains vers le ciel et prie Dieu : « Beau sire Dieu, dit-il, vous m'avez aidé maintes fois jusqu'ici, ayez pitié de moi, rendez-moi Ogier sain et sauf. » Puis il s'écrie : « Franc damoiseau, souviens-toi de moi! Si tu es vaincu, il me faudra fuir déshonoré, et jamais Dieu ne sera servi à Rome. Prends Courtain et en frappe ce païen! Avant que tu lui aies asséné trois coups, il sera hors de combat. »

Ces paroles redonnent à Ogier toute sa vaillance. Empoignant avec plus de fermeté son épée,

il en frappe si violemment Brunamont qu'il traverse le heaume et lui enlève l'oreille gauche. « Périsse ton épée! dit Brunamont, j'ai conquis plus de vingt rois en bataille et jamais je n'avais reçu telle blessure. — Vraiment? dit Ogier. Vous perdrez encore l'autre oreille, pour Gloriande qui nous regarde. » Et rapidement il lui donne un second coup, qui lui fait choir à terre le bras droit avec le bouclier qu'il tenait; puis, d'un troisième coup, il lui transperce le cœur. Alors Ogier prend l'épée et le cheval du vaincu et cherche des yeux l'empereur. Une grande clameur s'élève de l'armée des Français : « Brunamont est vaincu! Brunamont est vaincu! » L'empereur à leur tête, ils passent le Tibre à gué et s'avancent au-devant d'Ogier. Le jeune chevalier présente à Charlemagne l'épée de Brunamont et Charles la reçoit avec joie. L'apostole, mónté sur une mule blanche, sort aussi à la rencontre du Danois pour lui rendre grâces; il bénit les Français au nom de Jésus-Christ et de saint Pierre.

Après cette joute, les Français chevauchèrent jusqu'à Rome. Ils comptaient s'arrêter sous les murailles de la ville, mais ils trouvèrent toutes les portes grandes ouvertes; pas un païen n'était demeuré dans la cité, tous s'étaient enfuis vers la mer. Nos Français les poursuivirent; le duc Naime égorgea l'émir Corsuble, mais Richier du Mans fut transpercé par Butor de Cordoue. Ogier

se lança à la poursuite de Danemont et il lui fit voler la tête au milieu d'un pré. Les païens



L'Apostole, monté sur une mule blanche.

furent entièrement déconfits; ceux qui parvinrent à la mer se noyèrent en grand nombre. Caraheut, Sadone, Gloriande et une centaine de

Sarrasins demeurèrent captifs au camp des Français.

Lorsque les nôtres furent revenus de leur poursuite, le roi appela Caraheut : « Ami, lui dit-il, ne veux-tu point croire en Dieu et accepter le baptême? — Sire, j'aime mieux me faire couper tous les membres; jamais je ne renierai Mahomet. — Sire, s'écrient les chevaliers français, Caraheut est noble et courageux, il mérite d'être récompensé de sa grande loyauté. — Barons, dit Charles, nous allons le mettre en liberté, lui et tous ses compagnons. » Alors l'empereur leur fit donner soixante nefs et trente chalands chargés de vin et de blé. Caraheut s'embarqua le premier, puis Gloriande, enfin Sadone et tout son baronnage.

Seigneurs, vous avez ouï comment le fier bachelier, Ogier le Danois, conquit Broiefort, son merveilleux destrier, et Courtain, son épée redoutable. Ma chanson va vous conter maintenant ce qu'il advint d'Ogier plus tard et pourquoi il se réfugia à Pavie, auprès de Didier, roi des Lombards. Faites silence, seigneurs, pour m'écouter. Celui qui veut bien entendre une histoire doit livrer sans feinte son cœur et ses oreilles.



CHAPITRE VII

Le coup d'échiquier.



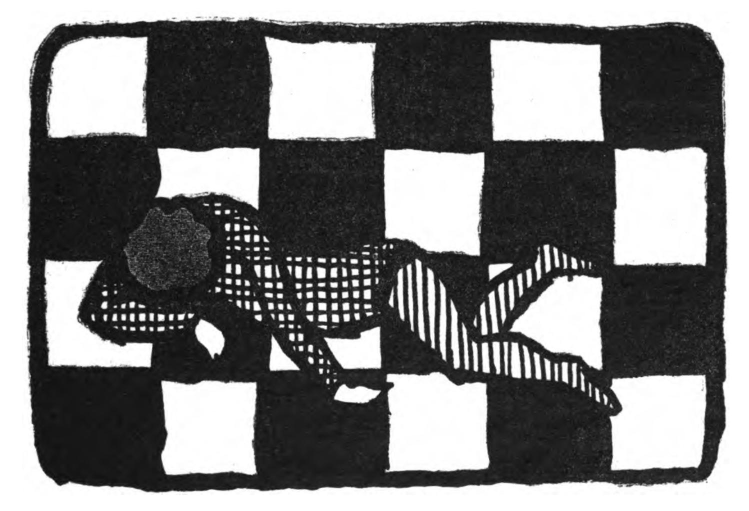
Des années et des années s'écoulèrent. Devenu gonfanonier de l'empereur, — ainsi que vous l'avez ouï, seigneurs, — Ogier le Danois le secourut dans mainte guerre, enleva pour lui maint château et maint bourg. Sans Ogier, Charlemagne eût perdu la moitié de son royaume.

Il advint une fois, à Pâques, que l'empereur tint sa cour à Laon. Ogier s'y rendit avec Baudouinet, son fils unique, qui était écuyer. Le bachelier ressemblait trait pour trait à son père; il avait comme le Danois fière mine et grand courage. Sa mère, Béatrix, étant morte, Ogier l'aimait pour deux. Un jour Charlot, le fils du roi, et Baudouinet prirent un échiquier et se mirent à jouer pour pas-

ser le temps. Ils placèrent leurs pièces et commencèrent la partie. Ils firent tant marcher leurs cavaliers, leurs tours, leurs fous et leurs pions, que Baudouinet finit par acculer le roi de Charlot dans un coin et le fit mat. Alors Charlot qui, étant vif et impétueux, ne savait pas commander à sa langue, se mit à insulter Baudouin et son père, le bon Danois. Puis, saisissant l'échiquier de ses deux mains, il en frappa le jeune écuyer à la tempe, si violemment qu'il l'étendit raide mort. Une grande rumeur remplit aussitôt le palais; chacun blâmait le fils de l'empereur.

Un écuyer court à l'hôtel du Danois pour lui annoncer l'effroyable nouvelle. « Ogier, lui dit-il, votre fils que vous chérissiez est mort : c'est Charlot qui l'a tué d'un coup d'échiquier. » A l'ouïe de ces paroles, le duc Ogier blêmit ; de deuil et de rage il perd le sens. Empoignant un levier, il vole au palais ; il voit son fils étendu tout sanglant sur les dalles, il le baise à mainte reprise, tandis que tous les barons pleurent de pitié. Bientôt Ogier se relève ; son levier toujours à la main, il parcourt les rangs des barons, cherchant le meurtrier de Baudouinet. Mais Charlemagne, prévoyant la colère du Danois, a caché son fils en une salle écartée du palais et l'y a enfermé.

L'empereur s'avance au-devant d'Ogier : « Sire, lui dit-il, j'implore votre miséricorde ; calmez-vous et vous laissez conseiller. Nul d'entre nous ne peut,

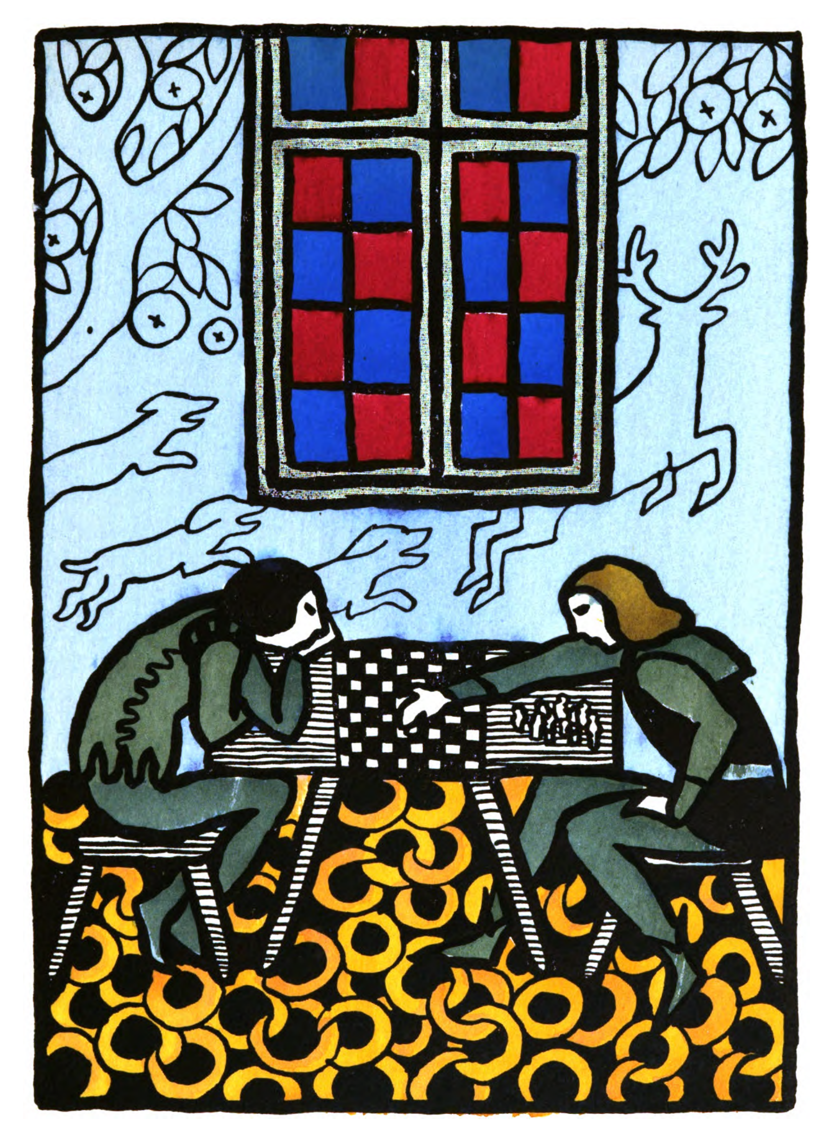


Baudouinet sur les dalles gisant.

hélas ! défaire ce qui est fait. Votre fils est mort, j'en ai le cœur marri ; on me dit que c'est Charlot qui l'a tué, j'en suis épouvanté, mais rien ne peut le rappeler à la vie. Sire Ogier, acceptez l'amende que je vous paierai ; les ducs, les comtes et les princes qui sont ici jugeront ce qu'elle doit être. — Par les saints que nous devons prier ! s'écrie Ogier, jamais je n'accepterai une somme d'argent pour la vie de mon fils. Je veux tuer Charlot de ma bonne épée d'acier. — Puisque vous ne voulez point garder la paix, Ogier, je vous dois bannir de douce France. Si demain je vous trouve encore à Laon, je vous ferai jeter en ma prison. »

Le duc entend ces paroles, la colère lui gonfle le cœur et lui trouble le sens. Il pense étouffer, les larmes lui jaillissent des yeux : fou de rage, il étreint son levier et s'élance sur l'empereur qui fait un saut de côté pour éviter le coup. Le levier s'abat sur la tête de Lothaire, le cousin de la reine, qui tombe mort. « Barons, hurle Charlemagne, prenez-moi ce forcené ! » Les chevaliers courent sus à Ogier, ils l'assaillent de tous côtés, mais, faisant le moulinet avec son levier, le Danois en blesse et en tue plusieurs. Alors les douze pairs se souviennent que l'on doit aider son ami dans le besoin. Malgré la colère de Charlemagne, ils dégagent Ogier, le protègent, le font sortir du palais, le revêtent de son armure, sellent Broiefort son bon destrier, et le lui amènent. Sans tarder, Ogier sort de Laon et s'enfuit à travers le pays. Charlemagne le poursuit avec tous ses chevaliers, mais Broiefort galope plus vite que les autres coursiers.

Soudain, le Danois se retourne ; il voit au premier rang de ses poursuiveurs Charlemagne monté sur son destrier Blanchart, qu'il pique fortement de ses éperons. « Par Dieu ! Danois, s'écrie l'empereur, à quoi bon t'enfuir ? Reviens à Laon et subis ton châtiment. — Non, répond Ogier, car ce serait supporter une injustice. » Puis il pense à Baudouinet, il tourne bride et, la lance en arrêt, il attend l'empereur. Les deux guerriers joutent là



La partie d'échecs.

en pleine campagne; ils se donnent des coups terribles : la lance du Danois transperce le haubert du roi et lui fait une blessure au flanc ; Charles tombe à la renverse. Tirant son épée, Ogier met pied à terre et, dans sa fureur, il s'apprête à couper la tête à son roi, quand mille chevaliers arrivent à la rescousse. Ils s'élancent sur Ogier, ils le forcent à laisser Charlemagne. Broiefort s'agenouille, le Danois saute en selle et le bon destrier part au galop, toute la meute des chevaliers derrière lui. Bientôt Ogier rencontre sur sa route un fleuve large et profond; Broiefort le franchit sans difficulté, mais les barons français sont obligés de rebrousser chemin. Ils rentrent à Laon où ils ramènent l'empereur blessé.

Dès que Charlemagne fut guéri, il envoya, dans tous ses fiefs et dans toutes ses marches, des messagers par l'entremise desquels il mandait à ses vassaux de ne point recevoir ni secourir son ennemi. Ogier passa les monts et se rendit à Pavie, à la cour du roi Didier. « Sire, lui dit-il, je suis un homme malheureux : Charlemagne m'a banni de France, il ne m'a laissé ni bourg, ni château, ni village où je me puisse réfugier. Et pourtant, si j'ai tué plusieurs barons du roi, c'est parce que son fils Charlot a mis à mort Baudouinet mon fils unique. Je viens donc, sire, vous demander et prier que vous me veuillez secourir. Retenez-moi auprès de vous, je vous servirai fidèlement. »

Didier jeta les yeux sur ce Français; il vit qu'il était grand, beau et fort : « Qui es-tu, chevalier? lui demanda-t-il. Ne me cache point ton nom! — Sire, je suis Ogier le Danois. » A ces mots, Didier se lève précipitamment et vient embrasser son hôte : « Sire Dieu, s'écrie-t-il, vous avez accompli mon plus cher désir, puisque vous avez amené à ma cour Ogier, le bon Danois, le meilleur duc qui monta jamais destrier... Ogier, toute ma terre est à vous. Commandez, tous ici feront ce que vous désirerez. Vous serez mon gonfanonier dans les batailles; c'est vous qui mènerez mon armée; je ne saurais la confier à plus courageux que vous. Je vous donne Castel-Fort, c'est un château situé sur un haut rocher et si bien fortifié que nul ne pourrait s'en emparer; je vous donne aussi le bourg de Mont-Chevrel qui n'en est point éloigné. Si le roi de France vient vous chercher à Pavie, dix mille hommes s'armeront pour vous défendre. » Ogier se jette aux pieds du roi, mais celui-ci le relève avec bonté.

Le Danois entra donc à la cour de Didier. Il y avait là un chevalier du nom de Berron, qui était seigneur de Plaisance. Il devint le compagnon juré d'Ogier, ils s'aimèrent autant que Roland et Olivier. Bientôt Ogier se rendit à Castel-Fort et il ne négligea rien pour rendre cette place imprenable.

Cependant Charlemagne avait rassemblé à Paris tous ses barons, avec leurs hommes d'armes. Un

jour, lorsqu'on eut enlevé les nappes après le dîner, l'empereur se leva ; il tenait à la main un couteau, il le retourna, et du manche frappa violemment sur la table devant lui. Toute la salle en retentit, les Français se turent et écoutèrent en silence les paroles de leur suzerain. « Seigneurs, dit Charles, je vous fais ici ma plainte. Le fils de Godefroy, qui m'avait été envoyé en otage, m'a fait grande honte. Il a tué l'enfant Lothaire au milieu de mes barons, il a fait périr plusieurs de mes vassaux. Ayant passé les monts, il s'est maintenant réfugié dans la cité de Pavie, où le soutient le roi Didier, qui pourtant me doit obéissance. Par Dieu! le roi Didier paiera cher sa bonté pour mon ennemi; s'il ne me le rend, je ne lui laisserai ni château, ni cité. Quand je l'aurai pris, je lui ferai crever les deux yeux; on l'écorchera vif et on le salera, à moins qu'il ne me rende Ogier... Seigneurs, il me faut un messager qui passe les monts et se rende à Pavie pour sommer le roi Didier de m'envoyer sur l'heure le Danois chargé de chaînes, et lui mander que, s'il ne m'obéit point, j'irai avec cent mille hommes ravager son pays. Lequel d'entre vous veut entreprendre cette ambassade? Celui qui partira aura mon amitié à toujours; je lui donnerai en outre des bourgs et des châteaux. »

Charlemagne se rassied, le silence se prolonge; pas un baron ne s'offre comme ambassadeur, tous

craignent le Danois. Alors le duc Naime se lève : sa barbe est blanche comme neige, il est vieux et frêle, sa grande vigueur s'en est allée. Pâle de douleur, il vient à l'empereur : « Sire, dit-il, je puis encore très bien chevaucher, je saurai m'acquitter de votre message. » Charlemagne demeure longtemps pensif; enfin il se redresse. « Beau sire Naime, dit-il, vous n'irez point à Pavie; je ne veux pas perdre mon meilleur conseiller. »

Alors le vieux duc de Bavière se tourne vers son fils Bertrand : « Beau fils, dit-il, levez la tête et me regardez ! Tant que j'ai eu force et santé, je me suis démené pour le service de mon roi, mais je suis vieux et chenu, je ne puis plus errer par le monde, mon écu est devenu trop pesant pour mon bras. Dorénavant je voudrais prendre mon repos, pour travailler à mon salut. Mais vous, beau fils, vous êtes jeune et vigoureux; dites-moi, est-ce paresse ou lâcheté qui vous fait rester muet quand votre seigneur demande un messager? Debout, car c'est vous qui irez à Pavie. Bertrand, si le message de Charles n'est parfaitement conté à Didier, par saint Paul ! je vous jure que vous n'aurez pas un pied de ma terre !

— Naime a raison, s'écrient quatre cents Français. — Bertrand, dit Charlemagne, vous serez donc mon ambassadeur à Didier, le roi des Lombards. — Sire, répond Bertrand, sans l'ordre de mon père, jamais je ne me fusse chargé de ce

message, car Ogier est le chevalier le plus preux et le plus loyal de la chrétienté. J'aimerais mieux le défier à un combat singulier et le mettre à mort dans la joute. — Je vous le défends, s'écrie Charles, car alors jamais le duc Naime ne vous reverrait; Ogier abattrait l'un après l'autre dix chevaliers aussi vaillants que vous. Mais allez défier Didier de ma part. »



CHAPITRE VIII

Charlemagne franchit les monts.



ERTRAND se mit donc en route avec ses écuyers pour s'acquitter de sa mission. Il traversa la Bourgogne, passa les grands monts et les étroits défilés, s'arrêta au premier bourg lombard pour changer son argent et arriva enfin à Pavie. Il se rendit au palais de Didier, où il trouva Ogier assis à la droite du roi lombard : « Roi Didier, dit-il, je vous salue de par Charlemagne votre seigneur, de par Naime, le vieux duc de Bavière, mon père, et de par les autres barons français. Tous vous veulent du bien et vous assurent de leur amitié, à une condition : c'est que vous renvoyiez chargé de chaînes, à l'empereur son suzerain, le vassal désobéissant que vous avez recueilli en votre ville. A moins que vous ne me livriez Ogier le

Danois, sire, l'armée de Charles viendra vous assaillir avant que soit fini l'été qui commence. Par le clocher de Saint-Yves que j'aperçois là-bas ! Français, Bretons, Normands, Flamands, Berruyers et Poitevins vous assiégeront dans votre ville de Pavie. Ils brûleront tous vos bourgs, raseront vos châteaux, égorgeront vos vassaux et leurs serfs, car nul ne résiste avec impunité à Charlemagne l'empereur. »

Blême d'épouvante, Didier ne souffle mot; c'est Ogier qui prend la parole pour répondre. « Par Dieu ! Bertrand, dit-il, si Charlemagne s'en vient avec toute son armée assiéger Pavie et ravager la Toscane et la Lombardie, avant même qu'il ait passé à l'abbaye du Saint-Bernard, il entendra résonner l'armure des gens de Didier ! Ne croyez pas que les Lombards soient endormis : le roi Charles ne quittera point ce pays sans grande perte. — Taisez-vous, Ogier, répond Bertrand ; par les saints que nous devons prier ! vous vous repentirez de votre désobéissance. Quand à Didier, il paiera cher l'hospitalité qu'il vous accorde ! » A ces mots, Ogier, furieux, lance à la tête de Bertrand le couteau qu'il tient à la main. Se baissant, le chevalier l'évite, il tire son épée et se précipite sur le Danois. « Bertrand, s'écrie un de ses écuyers, les Lombards sont orgueilleux et fiers, il y en a ici plus de quatre mille ; si vous touchez au Danois, jamais vous ne reverrez la France. — Vous dites

vrai, répond Bertrand, et il remet son épée dans le fourreau. Roi Didier, je vous somme encore une fois de me livrer Ogier le Danois. »

Alors se lève Berron de Plaisance, le compagnon juré d'Ogier : « Bertrand, fait-il, va dire à Charlemagne qu'il a tort de ne point punir son fils Charlot, qui a commis un meurtre. Quant à son armée, nous n'en avons nulle crainte. J'ai été à Saint-Denis, moi qui te parle, et je connais le baronnage de l'empereur. Je vis Charlemagne revêtir de ses vieux vêtements douze chevaliers bretons en guenilles. Ils avaient de grandes panses, car ils étaient tout gonflés de lait, de beurre et de fromage mou, et cela les rendait lourds et maladroits : si ce sont là les champions de l'empereur, certes les nôtres les valent... Dis à ton seigneur Charles qu'il trouvera notre armée dans la plaine de Saint-Ajose, dès qu'il voudra combattre ; pour notre part, nous lui livrerons bataille joyeusement. — Tu ne vis point Salomon, le bon roi des Bretons, répond Bertrand, sans quoi tu eusses changé d'idée... Moi, je suis le fils de Naime de Bavière, et je porte une épée dont je sais très bien châtier les vantards de ton espèce. Je te jure que l'empereur viendra prochainement à Saint-Ajose, car il souhaite la bataille plus vivement encore que vous. »

Voyant qu'il est inutile de demeurer plus longtemps dans le palais du roi Didier, Bertrand se

retire et repart pour la France. Arrivé à Laon, il va rendre compte de son ambassade à Charlemagne. « Ami, dit l'empereur, soyez le bienvenu. Quelles nouvelles m'apportez-vous ? — Sire, j'ai vu Didier et le Danois ; ils ne font aucun cas de votre message, ils vous défient et vous mandent qu'ils ont hâte de vous livrer bataille. — Ils n'attendront guère, dit l'empereur... Sire Naime, que me conseillez-vous ? — Ah ! sire, mon conseil, c'est de vous accorder avec le Danois, car il est preux et loyal. Vrai Dieu ! Charlot a commis un crime en tuant son fils Baudouinet. N'est-il point naturel qu'il en ait perdu le sens et qu'il ait voulu se venger ? Vous l'avez banni de douce France. Je m'émerveille que vous n'ayez point songé plutôt à adoucir votre cœur et à vous montrer miséricordieux... Sire, rappelez Ogier et rendez-lui ses biens. — Naime, jamais je ne reviendrai en arrière : j'ai juré la guerre. — Bien, sire, faites donc appareiller votre armée et partons. — J'ai promis la bataille à Didier, s'écrie Bertrand. — Vous avez bien fait, » répond le roi.

Charlemagne rassembla à Laon le ban et l'arrière-ban de ses vassaux ; il ne resta dans le pays pas un homme capable de porter les armes. L'empereur confia à Bertrand son oriflamme. Quand tout fut prêt, l'armée se mit en route, traversa la Bourgogne, passa les hauts monts où, cette fois-ci, Charles perdit bien des hommes et encore plus de

chevaux, et arriva enfin dans la plaine de Saint-Ajose où devait avoir lieu la bataille. Les Français dressèrent leurs tentes et établirent leur camp; Charlemagne s'assit sur un fauteuil à l'ombre de son pavillon, car la chaleur était accablante. Jetant les yeux sur une colline à sa droite, il aperçut une grande multitude d'hommes qui en descendaient. « Qui sont ces gens? demanda-t-il. — Sire, répondit Naime, c'est Girard de Vienne qui vous amène dix mille hommes. — Dieu soit loué! » dit l'empereur. Dans une grande prairie sur sa gauche, il vit des hauberts qui luisaient, des boucliers étincelants, des bannières et des pennons qui flottaient au vent. « Dame sainte Marie! s'écria-t-il, voilà une grande compagnie! — Sire, dit Naime, c'est Baudouin de Flandre qui vous amène ses vassaux. »

Cependant un espion de Didier avait vu arriver les Français. Il se rendit à Pavie et se présenta devant le roi lombard. « Sire, dit-il, Charles de France a déjà passé les monts; il est aux portes de votre ville, avec la plus grande armée qu'on puisse imaginer. » Ces paroles remplirent de terreur Didier, qui appela le Danois et lui demanda conseil. « Sire, dit Ogier, je ne vous ai pas caché la haine de Charlemagne pour moi; malgré cela vous m'avez donné asile. Je vous ai servi en toute loyauté et vous m'en avez largement récompensé. Maintenant, sire, dites-moi votre pensée. Voulez-



Naime conseille Charlemagne.

vous me livrer à l'empereur ? J'en ai grand'peur et je vous supplie de me laisser en liberté, car si vous ne daignez me secourir, j'irai tout seul, avec mes quatre mille chevaliers, livrer bataille aux

Français : j'aime mieux mourir que de tomber vivant aux mains de Charlemagne. — Ami, lui répond Berron, n'ayez aucune crainte, je vous accompagnerai ; nous aurons bien vingt mille hommes avec nous. » Didier entendit ces fières paroles et il eut honte de sa peur : « Danois, dit-il à son tour, dût-il ne rester dans toute la Lombardie pas un château qui ne soit détruit ou brûlé, pas une maison qui ne soit ruinée, dût Pavie elle-même être renversée, dussé-je être grièvement blessé, jamais je ne vous ferai défaut ! — Sire, dit Ogier, je vous en rends grâces, » et il se jette à ses pieds.

Seigneurs, ma chanson va vous conter comment fut tenue cette promesse ; désormais, hélas ! elle aura à narrer les peines et les douleurs du bon Danois.

Didier fit donc assembler son armée à Pavie, mais Berron vint à Ogier et lui dit : « Compagnon, les Lombards ne sont guère loyaux, je crains qu'ils ne vous trahissent, mais je puis compter sur mes hommes, ils vous resteront fidèles : je vais les aller quérir. Pour l'amour de Dieu ! ami, ne livrez point bataille avant que je sois de retour. »

Lorsque l'armée du roi Didier est prête, il sort de Pavie, passe les collines et les vallées et arrive dans la plaine de Saint-Ajose. Charlemagne dis-

pose son armée en treize bataillons, commandés par les douze pairs et lui-même, tandis qu'Ogier partage celle de Didier en dix colonnes. Les deux armées s'élancent l'une contre l'autre : grande est la mêlée et la bataille mortelle. A la vue du vieux duc Naime, Ogier verse des larmes. « Ahi ! sire Naime, s'écrie-t-il, vous m'avez tant de fois protégé et secouru que jamais je ne tournerai ma lance contre vous. » De son épée Courtain, Ogier fait mainte prouesse, mais l'armée de Charles est trop supérieure en nombre à celle de Didier ; des centaines de Lombards tombent morts ou blessés, le Danois lui-même est atteint de plusieurs coups, les Lombards commencent à reculer. Ogier les rallie et le combat reprend de plus belle. « Où êtes-vous, roi Didier ? s'écrie Charlemagne. Nous sommes, moi et vous, seigneurs de tous ces barons ; joutons l'un contre l'autre au lieu de laisser mettre à mort tant de nobles chevaliers. Celui qui sera vaincu perdra son royaume. — Non, répond Didier, je n'accepte point le combat. » Puis il ajoute entre ses dents : « Ahi ! Danois, Dieu te confonde ! C'est pour toi que mes bons chevaliers perdent la vie. Charlemagne est trop puissant pour que je puisse lutter contre lui. » A haute voix, il s'écrie : « Pavie ! Pavie ! Dame sainte Marie, secourez-moi ! »

L'empereur se jette sur Didier et lui assène un coup si violent qu'il le fait choir à terre, mais le

roi des Lombards tire son épée et se défend vaillamment. Les deux rois se battent avec acharnement jusqu'à ce que Salomon de Bretagne et Girard de Vienne accourent à l'aide de Charlemagne qui commence à faiblir. Ogier voit Didier assailli de toutes parts, et s'élance à la rescousse. Mais les Lombards ont le dessous, et le Danois les entend murmurer. « Fuyons-nous-en, dit enfin le roi Didier, et laissons Ogier aux mains des Français. » Ses barons lui obéissent, le Danois demeure seul avec cinq cents de ses chevaliers. Voyant cela, l'empereur en a grande joie. « Qui va me prendre Ogier ? demande-t-il. Celui qui le fera prisonnier recevra tant de châteaux et de cités qu'il sera riche à jamais. » Angevins et Normands se précipitent à l'attaque, ils sont cinq cents contre chacun des hommes d'Ogier. Ceux-ci se défendent comme des lions, le Danois tue Richard de Normandie et tant d'autres nobles barons; Charlemagne se tord les poings de douleur.

Cependant Berron de Plaisance, suivi de sa compagnie, approche de Saint-Ajose ; il voit Didier et ses hommes qui s'enfuient comme gens déconfits. Il éperonne son cheval et s'en vient au-devant du roi lombard : « D'où venez-vous, bon roi ? demande-t-il. Où est Ogier, mon compagnon ? Je ne le vois point. — Berron, Ogier est pris et mes hommes sont vaincus. — Ah ! faux roi, s'écrie Berron, Dieu vous confonde ! Vous avez lâche-



Grande est la mêlée...!

ment trahi le Danois, vous avez menti à votre parole comme un couard, mais, par sainte Marie! s'il est mort, vous perdrez la vie. » Puis, apercevant son frère : « Gérin, ajoute-t-il, de quelle vilenie te rends-tu coupable? Toi, t'enfuir de la bataille !... Où est Ogier, le preux et courtois? S'il est mort, je n'aurai plus de joie en toute ma vie. — Par ma foi! répond Gérin, il a bien fallu que je prenne la fuite : de mes dix mille hommes, il ne reste pas même un millier ; tous les autres ont été taillés en pièces. Nous laissâmes Ogier courroucé et marri ; il se bat contre le baronnage de Charlemagne avec les cinq cents hommes qui lui restent. — Par Dieu! beau frère, vous ne m'avez guère montré d'amitié... Vous saviez pourtant que le Danois est mon compagnon juré. Retournez avec moi, frère, allons secourir mon ami. — Je ne puis vous faillir, Berron, je vous suivrai, bien que ce soit grande folie. »

Berron et Gérin chevauchent fièrement en tête de leurs gens, quoiqu'ils sachent que les hommes de Charles sont quarante contre un des leurs. Ils trouvent Ogier à pied et tout inondé de sang vermeil ; son écu est troué, son haubert démaillé. Ils volent à son secours ; le combat reprend de plus belle. Grande est la mêlée et la bataille terrible.

Seigneurs, je ne puis vous conter toutes les prouesses d'Ogier, de Berron et de leurs hommes,

ni vous dire tous les hauts faits d'armes des Français...

Jamais Ogier n'aura le dessus, car les Français sont trop nombreux. « Compagnon, dit-il à Berron, si je retrouvais Broiefort, mon bon destrier que j'ai perdu, je me vendrais cher avant de mourir. » Berron tourne la tête, il voit le noble coursier qui se fraie un chemin au milieu de la presse pour aller quérir son seigneur. Un chevalier français le prend par la rêne et veut l'enfourcher, Berron tue le chevalier, amène Broiefort à son compagnon et remet le Danois en selle. Mais le bon Lombard tombe sous les coups des Français, ainsi que son frère Gérin et la plupart de ses barons; Ogier demeure presque seul. Alors, désespéré, il s'enfuit enfin; piquant Broiefort de ses éperons, il fend la foule des guerriers et prend le large. « Barons! s'écrie l'empereur, sus à Ogier! Poursuivez-le! Je n'aurai pas de repos que je ne l'aie fait tout vif écorcher et qu'on ne lui ait arraché les membres un à un. » A ces mots, quinze cents Français lancent leurs chevaux au galop sur les pas de Broiefort.



CHAPITRE IX

La terrible chevauchée.



GIER chevauche longtemps comme un fou ; peu à peu le bruit de la poursuite décroît, puis s'éteint, Broiefort galope toujours. A la vêprée, il s'arrête enfin, et le Danois regarde autour de lui. Il se trouve dans un vallon sauvage, au pied d'un énorme rocher. Ogier pense être en sûreté dans cette vallée déserte : il délace son heaume et enlève son haubert ; de son épée, il tranche les pans de son bliaut pour en bander ses plaies qui saignent encore. Puis, faible et las, il s'étend sur une grosse pierre et s'endort. Mais Broiefort veille, lui ; le bon destrier est inquiet, il sait que les Français approchent. Bientôt il hume le vent et se met à hennir : il a flairé l'ennemi. Épuisé de fatigue, son

maître dort toujours. Broiefort piaffe et hennit, tant et si bien que tout le vallon retentit du vacarme qu'il fait. Peine perdue, le Danois dort trop profondément. Alors le bon destrier saisit entre ses dents le col du haubert de son maître et secoue de toutes ses forces le guerrier inerte. D'un bond, le Danois est sur pied. Tout étourdi encore, il regarde autour de lui : il aperçoit à l'entrée du vallon des heaumes qui flamboient aux feux du soleil couchant, il reconnaît Charlemagne et ses barons.

Avant qu'il ait eu le temps de lacer son heaume, les Français sont sur lui ; quatorze chevaliers l'attaquent tous à la fois. Le Danois saute en selle et tire Courtain de son fourreau ; l'épée brille au soleil comme un éclair. Ogier fait le moulinet autour de lui, plusieurs chevaliers tombent morts ou blessés, les autres s'écartent. Dégagé, Broiefort part comme un trait et suit au galop l'étroit sentier qui longe la vallée. L'empereur voit son ennemi qui lui échappe encore une fois ; courroucé, il s'écrie : « Après lui, chevaliers ! » et la poursuite reprend. Durant de longues heures, le bon destrier galope ; peu à peu il parvient à mettre quelque distance entre son maître et ses poursuiveurs. Il arrive enfin sous les murs de Pavie et s'arrête devant la porte principale. « Ouvrez la porte et abaissez le pont ! crie le Danois au guet. — Non, répond le guet. Je vous connais bien,

vous êtes Ogier le Danois; notre roi Didier a donné l'ordre de ne point vous laisser entrer dans la ville. — Dieu qui siégez haut et voyez loin, dit le Danois, vîtes-vous jamais hôte plus lâche, traître plus méprisable que ce Didier? Beau sire Dieu, que va-t-il advenir de moi maintenant? »

Mais déjà Broiefort a repris sa course folle à travers la nuit. La lune se lève, le vent fraîchit. Ogier est si las que les tempes lui battent; des bourdonnements emplissent ses oreilles, il n'entend plus le piétinement des chevaux français, mais toutes les fois qu'il tourne la tête, il voit luire les heaumes et étinceler les lances de ses ennemis. Sa solitude l'accable; n'est-il point mis au ban de l'empire, haï de toute la chevalerie? Dans le monde entier, il n'a plus un ami. Une pensée unique remplit sa cervelle meurtrie, et grandit d'instant en instant : on lui a tué Baudouinet, le fier bachelier; il faut qu'il le venge en immolant tous les hommes qu'il rencontrera sur son chemin. Et surtout il faut qu'il trouve Charlot, le lâche meurtrier, et qu'il le tue de sa propre main. Ogier en fait le serment sur Broiefort son destrier, et sur Courtain sa bonne épée.

Le vent fraîchit, l'aube grise fait pâlir la lune. Baigné de sueur, Broiefort court toujours; mais le noble destrier tremble de tous ses membres; Ogier comprend qu'il ne pourra durer longtemps. Il se jure de tuer, avant de mourir, tous ceux qui sont

chers à Charlemagne. Soudain, il aperçoit devant lui deux pèlerins ; la besace en bandoulière et le bourdon (1) au poing, ils cheminent dans la rosée. Ogier reconnaît Ami et Amile, les compagnons inséparables, qui reviennent de Terre Sainte. Ce sont de vaillants barons de Charlemagne qui les aime comme des frères. Aveuglé par la rage et la haine, le Danois s'écrie : « Arrêtez, chevaliers, vous n'irez pas plus avant ! Pour rendre Charlemagne dolent, je vais vous tuer de mon épée tranchante. » Consternés, les paumiers (2) s'arrêtent ; ils n'ont pas d'armes : comment se défendre ? Ils demandent grâce, mais Ogier est fou ; il tire son épée et coupe la tête aux deux nobles comtes, puis il reprend sa course. Regardant derrière lui, il voit venir Charlemagne et ses barons, il les voit s'arrêter près des deux cadavres et il est satisfait de son œuvre.

Les chevaliers français se tordent les mains et mènent grand deuil. « Dieu ! dit l'empereur, ce Danois me rend la vie amère, il me tue tous mes meilleurs barons, je le maudis. » Puis il appelle Renier de Pont-Élie, Hernaut de Nantes et le duc Raimbaud de Frise : « Prenez ces comtes, francs barons, et allez les enterrer à Mortara. — A votre plaisir, beau sire, » répondent les chevaliers. Ils

(1) Bâton de pèlerin.
(2) Pèlerins.

s'en vont donc à Mortara, avec une grande compagnie de barons ; ils y font chanter la messe et ils enterrent les deux comtes à un arpent de distance l'un de l'autre. Mais Dieu fit un miracle en leur faveur : les tombes d'Ami et d'Amile se rapprochèrent et les deux fidèles compagnons furent unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie.

Cependant Charlemagne continue la poursuite avec un nombreux cortège de chevaliers. A chaque ville, les Français prennent de nouveaux destriers, tandis qu'Ogier monte toujours Broiefort; le vaillant animal s'épuise, sa course se ralentit. Parfois, le Danois au désespoir se retourne contre ses ennemis et en abat quelques-uns. Trois jours et trois nuits se passent, Broiefort est exténué et son maître voit la mort qui l'attend ; à haute voix il confesse ses péchés, il implore la miséricorde divine. « Dieu, murmure-t-il, vrai et juste père, consolez-moi dans votre pitié. » Ogier lève les yeux, il aperçoit au milieu d'un grand marais un château à hautes murailles crénelées, dont le pont-levis est abaissé. Le chevalier éperonne son cheval ; d'un dernier effort l'animal franchit le pont. Le Danois ferme et verrouille la porte, puis, son épée nue à la main, il traverse la cour et monte les degrés qui mènent à la grande salle. Il rencontre un huissier. « Arrière, vassal, s'écrie le serviteur, attendez que messire ait



Convoi d'Ami et Amile.

mangé. Hors d'ici! » Ogier le transperce de son épée.

Mais le bruit de la lutte fait accourir tous ceux qui étaient dans la salle; Ogier leur coupe la tête avant qu'ils aient le temps de prendre leurs armes. Il jette les cadavres par les fenêtres dans le fossé, puis il parcourt le château à la recherche de vivres. Il y trouve de la viande salée en abondance, du pain, du vin, et, pour son destrier, du foin et de l'avoine. Après avoir donné à boire et à manger à Broiefort, il remonte dans la grande salle où le dîner achève de se refroidir sur la table; il y a là des grues rôties, des canards sauvages et des oiseaux de marais, avec des gâteaux de fleur de farine et des vins vieux. Le duc est trop las pour manger beaucoup, mais il boit un plein setier de vin.

Charlemagne et ses chevaliers arrivent devant le château; ils voient le fossé rempli d'eau, la porte fermée, les poternes verrouillées. Ils descendent de leurs chevaux et font le tour du château en l'examinant attentivement : avec son haut donjon et ses larges murailles, il a l'air de narguer

l'empereur. Bientôt le Danois paraît sur les murs, Charlemagne le huche : « Par Dieu ! Danois, s'écrie-t-il, c'est le diable qui vous héberge. Vous avez là une belle tour et un fier château, mais je vous en ferai sortir et vous serez pendu haut et court. Dieu seul vous pourrait sauver. — Vous vous conduisez en lâche, répond Ogier. Votre fils m'a tué Baudouinet que je chérissais et vous me bannissez et me pourchassez parce que j'ai voulu le venger ! Vraiment vous me récompensez bien de tous les services que je vous ai rendus, mais, par la foi que je dois au Roi du ciel ! avant de me laisser prendre, je vous ferai souffrir encore. »

Charlemagne fait placer sa tente devant la grande porte du château, tandis que ses chevaliers dressent les leurs tout autour, pour mieux surveiller le Danois. L'empereur envoie des messagers quérir des renforts ; avant peu, mille écuyers bien armés, mille sergents et mille arbalétriers entreprennent le siège de la place. On sonne l'attaque, mais Naime s'en vient à son seigneur : « Sire, lui dit-il, les murs de ce château sont hauts et les fossés profonds, jamais vous ne le prendrez d'assaut. Voyez, dans ces marais, de tous côtés croissent des aunes ; qu'on les coupe, sire, et qu'on les jette dans le fossé pour le combler ; qu'on y jette aussi toute la ramille qu'on pourra trouver dans les environs. Nous arriverons ainsi sans

peine au pied des murs. Que les charpentiers construisent de longues échelles, au nombre de dix. Alors nous assaillirons le château partout à la fois et le Danois ne pourra nous échapper. — C'est très bien dit, » répond l'empereur.

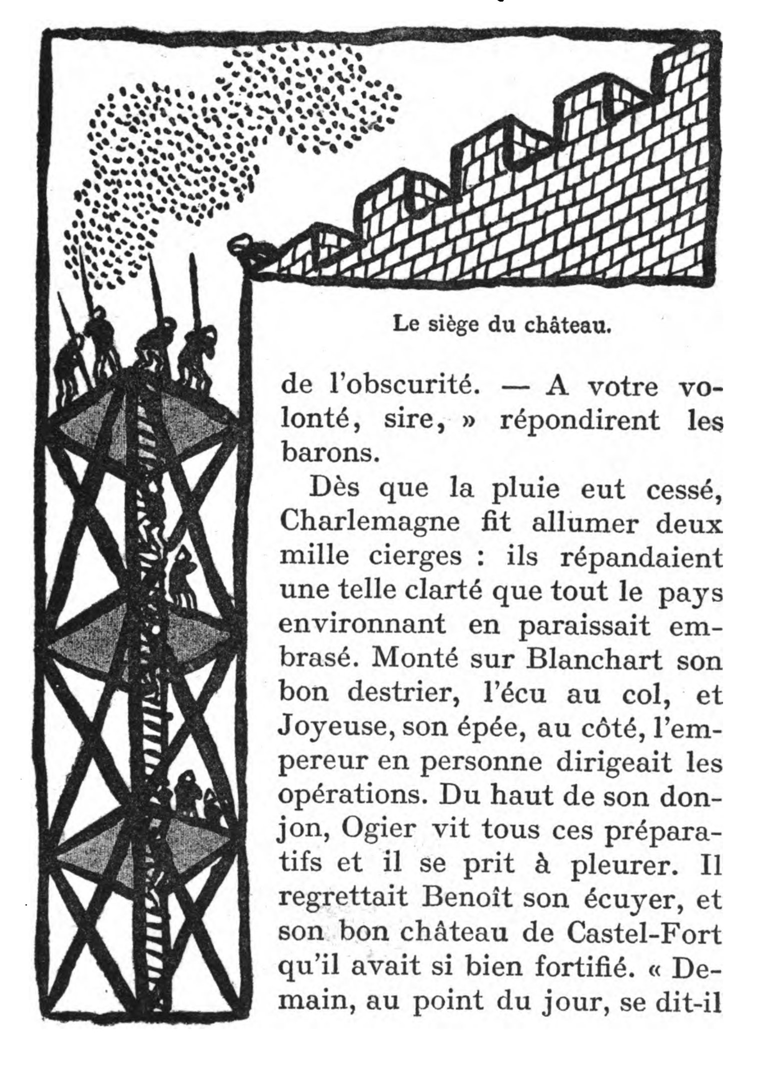
Toute l'armée s'occupe donc à abattre les aunes, les saules et les buissons qui se trouvent dans le marais. Bientôt le fossé est comblé et on peut atteindre sans peine le pied du mur. Ogier en est épouvanté ; il se recommande à Dieu et se prépare à repousser l'attaque qui ne peut tarder. Il fait grande provision de pierres, de madriers, de poutres, et les entasse sur le chemin de ronde; puis, du haut de son donjon, il guette les événements. Lorsqu'il voit dresser la première des grandes échelles, il va attendre les assaillants, il précipite sur eux d'énormes pierres et de lourdes poutres, il les fait trébucher et les renverse l'un sur l'autre ; en un clin d'œil, une centaine d'hommes armés gisent pêle-mêle au pied du mur. « Montjoie ! Montjoie ! hurle Charlemagne furieux ; à l'assaut ! seigneurs, sans tarder. Cents marcs d'or fin et d'argent clair à celui qui le premier entrera dans le château ! Pour Dieu ! prenez-moi ce Danois qui nous a tué nos meilleurs guerriers. »

Alors on amena les béliers et on dressa contre les murailles deux mangonneaux (1) et deux pier-

(1) Machine de guerre qui lançait des traits et des pierres.

riers (1); au bout de quelques heures, la muraille commença à fléchir, enfin elle s'écroula sur une longueur de deux toises. Derrière la brèche se tenait le Danois, l'épée nue au poing; il avait l'air si fier et si résolu que les ennemis hésitèrent à pénétrer dans la place. « A l'assaut! seigneurs, » criait Charlemagne. Les hommes d'armes se ruèrent donc sur Ogier, mais il trancha la tête aux premiers et les fit rouler sur ceux qui venaient derrière; en un clin d'œil, ils furent vingt qui gisaient en tas et les autres se retirèrent pour réfléchir. La nuit tombait, un gros orage venait d'éclater : la pluie, le vent, les éclairs, le tonnerre faisaient rage, comme si ce fût la fin du monde. « Eh! sire Dieu, murmura Charlemagne, ne dirait-on pas que vous me haïssez et me voulez du mal? — Sire, fit Naime, pourquoi vous tourmenter? Ogier sera pris demain avant la vêprée; qu'on garde soigneusement le château cette nuit. » On sonna donc la retraite. Mais Charlemagne appela Girard de Vienne, Guy de Blois, l'Écossais Gilimer et Salomon, le roi des Bretons. « Seigneurs, leur dit-il, allez vous armer; vous veillerez avec moi cette nuit. Faites monter à cheval deux mille hommes en armure; je veux qu'ils fassent des rondes jusqu'au matin tout autour du château, afin que le Danois ne puisse s'échapper à la faveur

(1) Machine de guerre qui lançait des pierres.



Le siège du château.

de l'obscurité. — A votre volonté, sire, » répondirent les barons.

Dès que la pluie eut cessé, Charlemagne fit allumer deux mille cierges : ils répandaient une telle clarté que tout le pays environnant en paraissait embrasé. Monté sur Blanchart son bon destrier, l'écu au col, et Joyeuse, son épée, au côté, l'empereur en personne dirigeait les opérations. Du haut de son donjon, Ogier vit tous ces préparatifs et il se prit à pleurer. Il regrettait Benoît son écuyer, et son bon château de Castel-Fort qu'il avait si bien fortifié. « Demain, au point du jour, se dit-il

enfin, je partirai. Si Broiefort est en bon état, il m'emmènera ; sinon, je m'en irai à pied. Je réussirai tout au moins à tuer encore quelques-uns des amis de l'empereur, peut-être à le tuer lui-même. » Ogier descend donc à l'écurie où il trouve son destrier qui vient de manger un plein setier d'avoine. Broiefort reconnaît son maître, il hennit et gratte du pied pour montrer sa joie. Ogier lui passe la main sur la croupe et sur les flancs : « Cheval, lui dit-il, vous êtes bon et fier, jamais il n'y eut bête semblable à vous ; pourrez-vous secourir votre maître demain? Si vous me faites défaut, je n'ai plus aucun recours : dans le monde entier, il n'est pas un homme qui m'aime, et là-dehors ils sont plusieurs milliers qui ont juré ma mort. » Le cheval hennit, gratte du pied, lève fièrement la tête, la frotte contre l'épaule de son maître ; on jurerait qu'il l'a compris. Joyeux, Ogier lui met la selle, lui fixe le chanfrein (1) sur la tête et ferme le plastron qui protège le poitrail.

(1) Armure qui protégeait la tête du cheval de guerre.



CHAPITRE X

Le siège de Castel-Fort.



ES coqs chantent, l'aube commence à poindre. Le Danois fait sortir son destrier, monte en selle, prend sa lance et son écu, abaisse sans bruit le pont-levis, puis, se signant et se recommandant à Dieu, il sort des murs. De tous côtés il voit briller des heaumes et des lances; il ne sait quelle direction prendre. Il éperonne donc Broiefort et lui laisse la bride sur le cou; le bon destrier s'élance comme un cerf devant les lévriers. Hélas! Bérard de Montdidier et sa compagnie de quatre cents chevaliers ont aperçu le fuyard. Ils poussent des cris qui alarment toute l'armée. En un instant Ogier est entouré d'une nuée d'ennemis. Il en tue plusieurs, lui-même est blessé, ainsi

que son destrier. Il se défend si désespérément que plusieurs barons pleurent de pitié : il en est qui sont cousins et proches parents du Danois. Dieu lui vient en aide, ses adversaires reculent un instant, Broiefort reprend son élan, Ogier est sauvé.

Broiefort se laisse glisser sur une pente rocailleuse où nul ne peut le suivre, puis il part au galop le long d'une vallée étroite. Dieu! comme il vole ! Charlemagne sur Blanchart, la lance dressée, le gonfanon au vent, s'élance à la poursuite du Danois, et tous ses barons galopent derrière lui. Vers le milieu du jour, Ogier, qui a pris beaucoup d'avance sur ses poursuiveurs, s'aperçoit qu'il a d'autres ennemis devant lui et de tous les côtés. « Sainte Marie, murmure-t-il, priez votre fils Jésus qu'il mette aujourd'hui mon âme en paradis, car je vois bien que mon heure est venue... » Puis il ajoute : « Quoi qu'il arrive, je mourrai en combattant. » Il se jette donc sur les chevaliers qui viennent au-devant de lui, et se défend fièrement. Il tue Godefroy de Lusignan, Thiébaut de Blois, Guy l'Allemand et le duc d'Autriche ; les autres reculent. Pour reconnaître où il est, Ogier fait gravir un tertre à Broiefort : alors il voit au loin son château de Castel-Fort qui se dresse sur un haut rocher et il pousse un profond soupir. Reprenant courage, il éperonne son destrier, qui s'élance dans la direction du château, mais la

meute des ennemis qui le poursuivent grandit d'instant en instant; le vaillant duc arrivera-t-il dans sa forteresse?

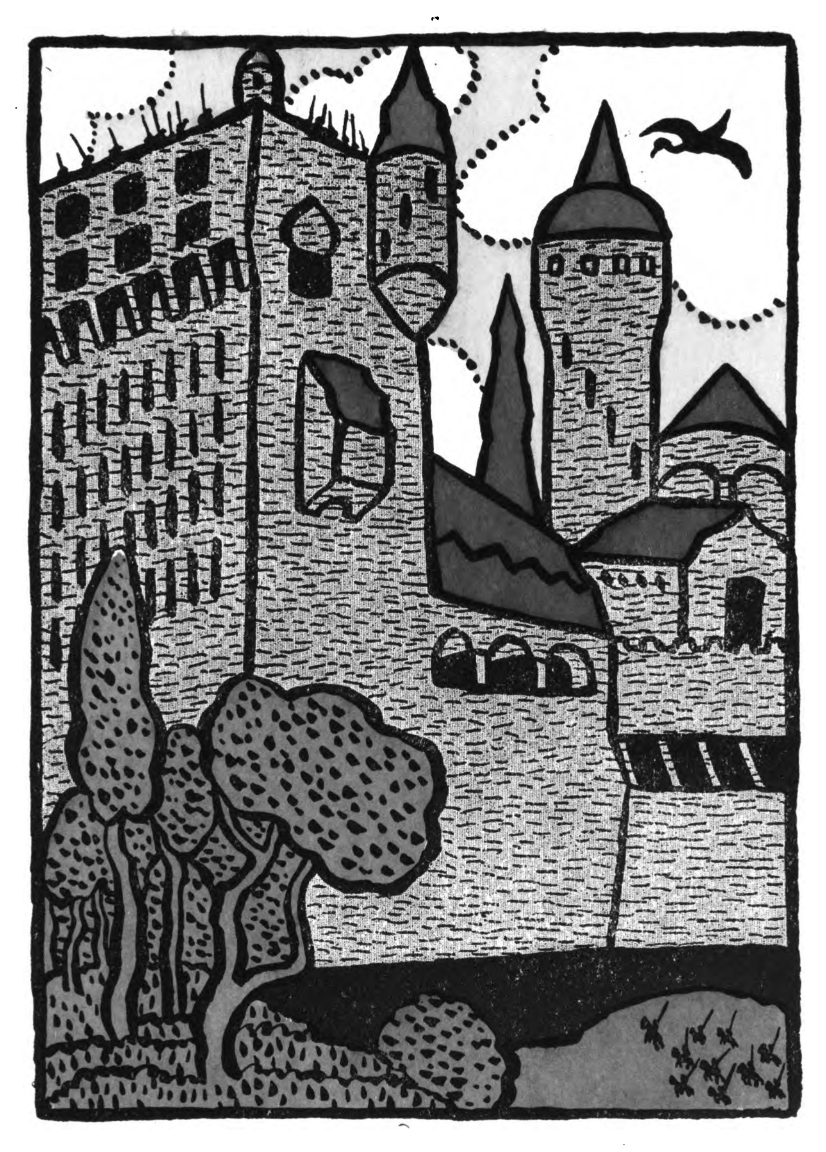
Seigneurs, je veux vous parler maintenant de l'écuyer Benoît, qui gardait le fief d'Ogier durant son absence.

Benoît monte sur le donjon pour voir si tout est en ordre dans les environs. Il aperçoit à des lieues à la ronde des hommes armés qui chevauchent en tous sens; il remarque sur leurs écus l'azur et le blason royal de France; sur les bannières et les pennons qui flottent au vent, les armes de maint baron français. Un peu plus près il reconnaît son maître, monté sur Broiefort lancé au galop. « Dieu! se dit-il, les Lombards sont déconfits et toute l'armée de Charlemagne poursuit le Danois. Sainte Marie, sauvez-le! » Il descend en toute hâte de sa tour : « Chevaliers et sergents, s'écrie-t-il, armez-vous! Si Dieu ne le secourt, notre seigneur est perdu : le roi de France le pourchasse! » Ils sont dans le château trois cents hommes d'armes; cent y restent pour le garder, les deux cents autres sortent sur-le-champ pour sauver leur maître.

Ils aperçoivent Ogier qui s'embourbe dans un marais. « Dieu! se dit déjà le duc, jamais je n'en réchapperai. — Ogier, s'écrie Benoît à très haute voix, je suis là, moi, Benoît, l'écuyer que vous

donna Berron, et ces autres chevaliers, mes compagnons, sont de votre garnison; sire, nous mourrons pour vous, s'il le faut. » A l'ouïe de ces mots, Ogier ressent la plus grande joie qu'il ait eue de sa vie, il cesse de fuir, il s'en vient au-devant de Benoît et lui rend son salut. « Seigneur, dit-il, soyez le bienvenu, j'ai grand besoin de votre secours, tous mes hommes sont morts dans la bataille et les Français me poursuivent depuis trois jours; j'en ai perdu force et courage. » A cet instant il voit surgir parmi les roseaux, non loin de lui, Hernaut de Nantes, Guy de Montaigu et Girard de Vienne, suivis de Charlemagne et de deux cents chevaliers : « Voici l'armée du roi, s'écrie le Danois, je ne fuirai plus, mais je me retournerai contre mes ennemis. — Sire, qu'attendez-vous? disent Benoît et ses compagnons, courons sus aux félons traîtres! »

Ogier éperonne Broiefort; suivi de ses chevaliers, il sort du marais. A la vue de cet obstacle imprévu, Charlemagne est consterné. Le Danois tire Courtain de son fourreau : « Castel-Fort! Sus aux traîtres! s'écrie-t-il. Lâches, je suis le Danois que vous avez tant tourmenté : il se vendra cher. » Chacun des chevaliers d'Ogier choisit son homme et se jette sur lui. L'attaque a été si impétueuse que maints Français tombent. « Dieu, dit Charlemagne, qu'est-ce que ces diables qui me tuent mes hommes? Montjoie! Frappez, Français! »



Castel-Fort.

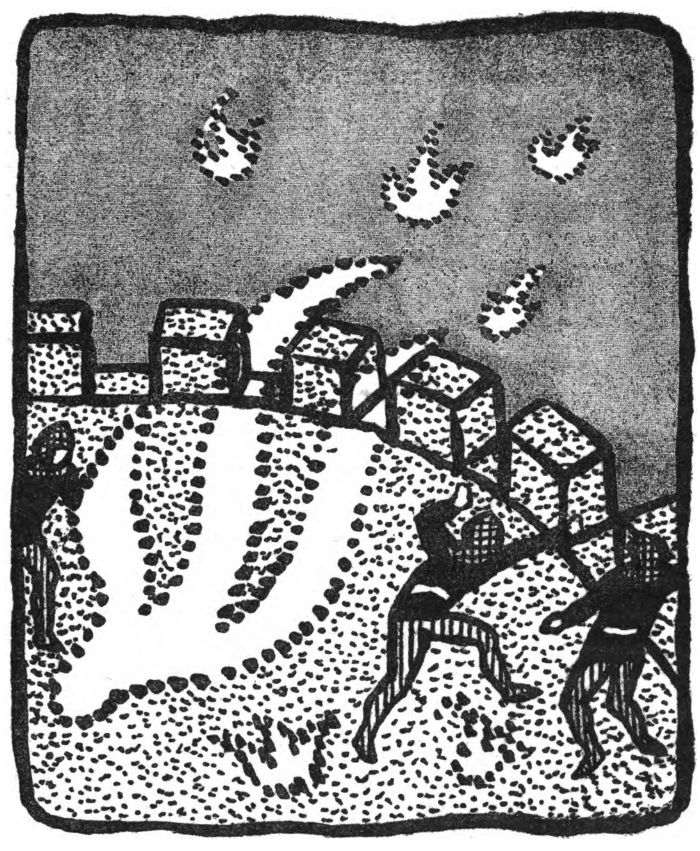
Charles et ses hommes commencent à faiblir, mais soudain Ogier lève les yeux et voit le gros de l'armée de l'empereur qui débouche d'une vallée; ils sont bien cent mille hommes qui arrivent. Il rallie ses guerriers et chevauche à leur tête dans la direction de son château; quelques barons de Charlemagne le devancent et un combat féroce s'engage autour de l'entrée et du pont-levis. Les cent hommes d'armes restés pour défendre la place en sortent; les coups pleuvent, le sang coule. Enfin Ogier et ses vaillants compagnons réussissent à passer le pont, qu'ils relèvent, et les portes, qu'ils verrouillent soigneusement. Le Danois jure qu'il n'abandonnera point la partie tant qu'on ne lui aura pas démoli sa tour qui se dresse si fièrement sur le haut rocher. Il sait que sa forteresse est imprenable, mais c'est la famine qu'il redoute pour sa petite garnison.

Castel-Fort est situé sur un roc abrupt, à l'entrée d'une étroite gorge. Au pied du rocher s'étend d'un côté un marécage vaseux; de l'autre, un torrent large et tumultueux roule avec fracas ses eaux bourbeuses et profondes. Le mur d'enceinte enclôt un petit bourg au milieu duquel jaillit une source fraîche; le ruisseau qui s'en échappe fait tourner trois moulins qui ne s'arrêtent ni été ni hiver. C'est une position sans pareille : le Danois et ses trois cents chevaliers pourront y tenir longtemps. Charlemagne fait dresser son camp; il est

décidé à prendre son ennemi mort ou vif, dût-il passer plusieurs années à l'assiéger...

L'empereur mande auprès de lui Malrin, le plus habile de ses ingénieurs : « Peux-tu me prendre ce château? dit-il. Le jour où il se rendra, tu auras mille marcs d'or fin et vingt destriers de prix. — Sire, j'en viendrai à bout; vous me verrez démolir même la tour carrée, bien qu'elle soit toute de marbre. Qu'on fasse venir les charpentiers! » On assemble donc les charpentiers; ils sont au nombre de plus de trois cents, outre les manœuvres lombards dont il y a près de quatre mille. Ils abattent tous les arbres des environs et dressent devant l'entrée de Castel-Fort une immense tour de bois, haute de sept étages. On y monte par un escalier large et commode, elle est couverte d'un toit et bien garnie de claies (1) qui protègent les combattants. Mille chevaliers et cent soixante-dix archers s'y postent : ils dominent de là la cour du château et la place du bourg. Tous ensemble ils tirent sur la garnison d'Ogier; dès que celle-ci fait mine de bouger, carreaux (2) et flèches obscurcissent l'air. L'ingénieur fait fabriquer du feu grégeois d'après une recette que lui donna jadis un vieux roi sarrasin. Ce feu contient du soufre et du vif-argent; ni vin, ni eau ne peuvent

(1) Assemblages de branches d'arbres chargées de terre, destinés à protéger les assiégeants, surtout contre le feu grégeois.
(2) Grosses flèches lancées par les arbalètes.



Le feu grégeois.

l'éteindre ; il faut pour cela de la terre humide et du vinaigre, choses dont les assiégés sont mal pourvus. Quand ceux-ci voient les maisons du

bourg en flammes, ils se réfugient dans les souterrains avec leurs destriers; ils laissent brûler tout ce qui est inflammable et ne remontent que lorsque l'incendie s'est éteint faute d'aliment. Castel-Fort fut construit par les Sarrasins : tout le mortier en fut pétri, selon leur coutume, avec du sang bouilli; aussi ne redoute-t-il ni pierrier, ni aucun autre engin, mais l'empereur ne le sait pas.

Les assiégés font des sorties, bien qu'ils soient fortement gênés par les carreaux et les flèches qui, dès qu'ils se montrent, pleuvent sur eux du haut de la tour de bois. Benoît réussit à prendre du feu grégeois que lui lancent les ennemis et à le leur renvoyer; il met le feu à la tour en trois places; comme elle est de bois, elle flambe en un clin d'œil, et beaucoup de Français périssent. Profitant du désarroi de l'ennemi, les assiégés font une sortie, ils tuent un grand nombre de chevaliers et parmi eux l'ingénieur Malrin.

Les mois et les ans passent, le siège dure toujours; de part et d'autre pourtant on en est las. Charles a vu tuer tant de ses hommes! La garnison d'Ogier diminue de jour en jour, mais il continue à tenir bon. Toutefois quelques-uns de ses guerriers commencent à murmurer. Il y a dans le château un jeune gentilhomme de Pavie, nommé Hardré, que le Danois adouba (1) lui-même et qu'il

(1) Arma chevalier.

a comblé de ses bienfaits. Ce félon chevalier vérifie le dicton qui veut que ce soient ceux qui nous doivent le plus qui nous aiment le moins, car il déteste le Danois... Un matin, Ogier donne l'ordre : « Tous aux armes! francs chevaliers, nous allons faire une sortie. — Volontiers, » répondent ses hommes. Alors Hardré se glisse hors du château et se rend au pavillon de Charlemagne pour lui livrer son maître. « J'attirerai Ogier, lui dit-il, près du défilé qui se trouve au delà de Castel-Fort; placez-y une compagnie d'hommes d'armes, sire, et tandis que mon maître sera occupé à ferrailler contre ceux-là, attaquez-le par derrière avec le gros de votre armée. — Si nous nous emparons du Danois, dit Charles, vous serez bien récompensé. »

La sortie a lieu, le félon traître Hardré affirme à Ogier qu'il a vu une petite troupe de Français se diriger vers le vallon d'où sort le torrent : rien ne sera plus facile que de les égorger tous. Le Danois ne soupçonne aucune trahison; il eût pu cependant s'en douter, car après l'avoir si bien conseillé, Hardré demande à être l'un des dix chevaliers qui restent dans le château pour le garder. Ogier s'en va donc livrer bataille aux Français embusqués dans le défilé; il en trouve mille au lieu d'une poignée. La mêlée est terrible : cependant le Danois et ses guerriers ont le dessus. Mais soudain Benoît tourne la tête et aperçoit derrière lui toute l'armée de Charlemagne : « Nous sommes trahis, »

s'écrie-t-il, et il court se réfugier auprès de son maître, comme l'enfant qui, dans sa frayeur, cherche un recours auprès de sa mère. « Benoît, dit Ogier en pleurant de pitié, notre malheur est trop grand. Toutefois mettons notre confiance en Dieu et défendons-nous à la pointe de notre épée. Tant que je serai vivant, je vous aiderai. »

Ogier et ses guerriers ont beau se défendre comme des diables, comment tiendraient-ils contre plusieurs milliers? Pouce à pouce ils se rapprochent du château, dans l'espoir d'y pouvoir encore rentrer; l'un après l'autre ils tombent transpercés par leur ennemis. Bientôt le Danois n'a plus autour de lui que son écuyer, avec quelques chevaliers. Ogier pleure ses vaillants compagnons : « Mes bons amis, gémit-il, je vous recommande à Jésus; puisse-t-il mettre vos âmes en son paradis! — Ne vous lamentez point sur nos compagnons, sire, dit Benoît, car le même sort nous attend. Voici la mort qui descend sur nous; sachons mourir en preux chevaliers! » La lutte continue, désespérée.

Enfin Ogier se trouve au bord du torrent qu'il a traversé plus haut presque sans s'en douter; sur l'autre rive se dresse son château, au haut de la tour veillent les quelques gardes qu'il y a laissés. S'il pouvait franchir le torrent, il serait en sûreté, mais l'eau est profonde et le courant impétueux. Le Danois est seul, tous ses compagnons

ont péri; il regarde l'eau noire et bruyante qui passe plus rapide qu'une flèche : « Dieu, dit-il, je me recommande à vous, » et il lance son cheval dans la rivière. Broiefort fait quelques bonds énormes, puis il se laisse couler au fil de l'eau. Alors Dieu fait un miracle : l'eau s'apaise un instant; le bon destrier réussit à prendre terre au pied du rocher de Castel-Fort, les gardes descendent en toute hâte de la tour, ils ouvrent une poterne, reçoivent Ogier et le mettent à l'abri. Le noble comte pleure ses vaillants compagnons et son écuyer Benoît, qui lui était très cher; il a tant de chagrin qu'il craint d'en perdre le sens.



CHAPITRE XI

Les traîtres aux fourches.



COUTEZ, seigneurs, la suite de ma chanson ; vous y apprendrez comment le sort accabla le bon Danois, et dans quelle grande misère il tomba...

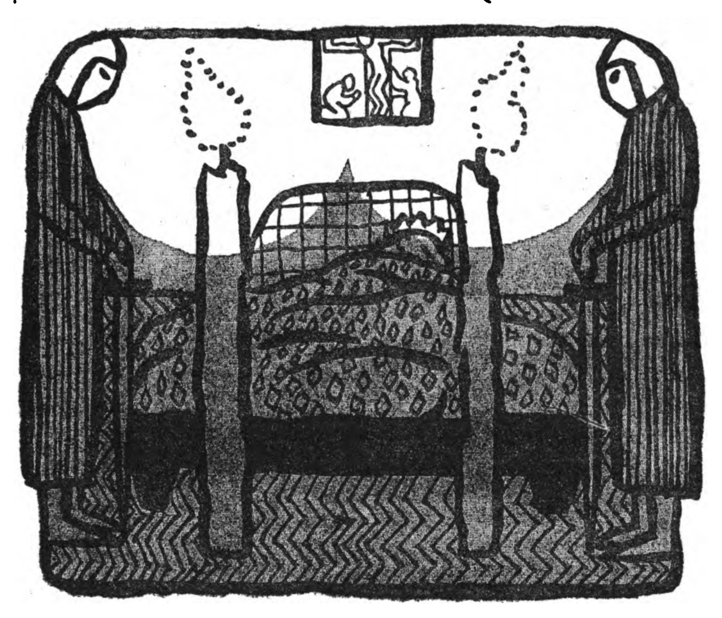
Charlemagne était fort irrité de n'avoir point réussi à prendre son adversaire, mort ou vif. Un grand nombre de ses meilleurs barons avaient péri dans la lutte, le deuil lui remplissait le cœur, il désirait ardemment se venger. Il fit donc crier un ban dans tout le pays, invitant vilains et manœuvres, tous ceux qui voulaient gagner, à venir rejoindre l'armée. Il en vint plus de dix mille, munis chacun d'une houe ou d'un pic d'acier. L'empereur leur ordonna de creuser de profondes tranchées pour essayer de détourner

la rivière, mais elle coulait dans un lit de roc plus dur que fer ni acier, et cet énorme labeur resta vain. Alors l'empereur, la rage dans l'âme, commanda aux charpentiers de construire de larges et hautes plates-formes montées sur quatre roues, et de les placer dans le marais, afin que les combattants pussent le franchir aisément. Ainsi fut fait et les Français serrèrent Castel-Fort de plus près. Ogier en conçut une grande inquiétude; toutes les nuits il montait lui-même la garde sur ses murailles. De son côté, l'empereur faisait veiller cinq cents chevaliers qui se relayaient et qu'il avait chargés de faire des rondes à la lueur de torches, car il avait grand'peur que le Danois ne lui échappât de nouveau.

Un soir, Ogier, exténué de fatigue, s'apprêtait en soupirant à monter sur les murailles, lorsque Hardré vint à lui. « Sire, lui dit-il, vous ne pourrez plus durer longtemps; allez donc vous reposer, je veillerai. Je vous jure que je ferai bonne garde; mon frère Gontier, Ysoart, Hugues et Bérenger resteront avec moi ; il se peut que nos autres compagnons consentent aussi à nous aider. Vous irez dormir, tandis que nous surveillerons étroitement les murailles et les portes. » Il parlait bien et le Danois consentit enfin à aller se coucher; l'infortuné était si las qu'il s'endormit aussitôt. Alors Hardré, le félon traître, et son frère Gontier, qui ne valait guère mieux que lui, réuni-

rent leurs compagnons sur les murailles : « Seigneurs, leur dit Hardré, voici cinq ans que l'empereur nous tient assiégés dans ce château et nos provisions de blé sont presque épuisées. Nous étions trois cents lorsque commença le siège, nous ne sommes plus que dix. Comment cela finira-t-il ? Par notre mort, certes, car il n'en peut aller autrement. Si vous me voulez croire, nous enverrons à l'empereur un messager : nous lui offrirons de lui livrer le Danois et ce château, à condition qu'il nous laisse la vie sauve. — Votre conseil est raisonnable, répondirent les autres chevaliers, et nous voulons bien le suivre. Il convient de faire le mal, lorsque c'est pour éviter de pires maux. — Seigneurs, reprit Hardré, allons nous emparer des armes d'Ogier et des clefs du château. »

Deux d'entre les traîtres se glissent donc dans la chambre d'Ogier ; ils lui retirent tout doucement Courtain, sa bonne épée, qu'il avait mise sous son oreiller, puis ils prennent son heaume et son haubert qu'il avait placés près de lui et les clefs qui se trouvaient à son chevet. Alors les félons traîtres vont ouvrir la grande porte du château et abaissent le pont-levis. Hardré et Bérenger partent pour se rendre dans la tente de Charlemagne ; ils prennent un étroit sentier qui les mène droit au pied du rocher. Là ils tombent entre les mains des guetteurs français qui les saisissent et les lient étroitement. « Pitié ! seigneurs, s'écrient-ils, ne



Le sommeil de Charlemagne.

nous faites pas de mal, mais menez-nous sans tarder à l'empereur, à qui nous voulons annoncer une nouvelle qui fera bondir son cœur de contentement. »

A l'ouïe de ces paroles, les archers les délient et les mènent au pavillon royal. Là ils trouvent le sénéchal qui les conduit au lit où Charles dort, deux grandes torches à son chevet. Le sénéchal secoue l'oreiller, l'empereur ouvre les yeux et lève la tête, les traîtres s'agenouillent. « Sire, di-



sent-ils, nous sommes venus de Castel-Fort pour vous offrir de vous livrer Ogier : cette fois-ci la chose est certaine, il ne peut vous échapper. Nous ne sommes plus avec lui que dix chevaliers et nous avons tous fait serment de vous remettre le Danois et le château. Nous avons forcé le duc à se coucher; il dort profondément, nous lui avons ravi son armure et son épée, il ne pourra donc vous opposer aucune résistance. Nous avons laissé ouvertes la grande porte du château et toutes les poternes; le pont-levis est baissé, nos compagnons y attendent vos hommes et leur serviront de guides. Pour Dieu ! beau sire, faites diligence ! Envoyez un millier de sergents se saisir de la personne de votre ennemi. »

Hors de lui de joie, Charlemagne se lève et se fait vêtir et chausser. Ensuite il mande à sa tente Salomon le Breton, Thierry d'Ardane et Guibert de Rivier, auxquels il donne ses ordres. Il fait armer mille hommes qui les accompagneront, et lui-même s'appareille pour aller avec eux. Puis ils sortent du camp et prennent le chemin de Castel-Fort. Charles est à leur tête; il jure que le Danois sera pendu avant le jour.

Cependant Ogier dort profondément. Mais voici qu'un songe le tourmente et qu'il s'agite sur sa couche. Il rêve qu'il est à la chasse en un bois sombre et profond. Soudain l'assaillent un millier de sangliers : gueule bée, ils s'approchent pour le

dévorer. En même temps arrive un géant tout bardé de fer, suivi de cinq cents léopards qui se jettent sur le chasseur et cherchent à lui arracher les membres. La peur éveille le bon Danois : « Sainte Marie, venez au secours de votre homme ! » s'écrie-t-il à haute voix. Il se signe par deux fois et met la main sous son oreiller pour prendre son épée. Ne la trouvant pas, il saute à bas de son lit, s'habille à la hâte et cherche son armure, mais heaume et haubert, éperons et boucliers se sont évanouis ! « Dieu ! que s'est-il passé ? » dit le duc. Il court à l'écurie pour s'assurer si son destrier n'a pas disparu, lui aussi. Broiefort est sain et sauf.

Il y avait dans l'écurie une petite fenêtre qui ouvrait sur la campagne, et qui n'était point fermée. Ogier dresse l'oreille : il entend nettement un piétinement de chevaux et un cliquetis d'armures. La lumière jaillit dans son esprit : il est trahi ! Il arrache du mur une grosse poutre et s'élance vers la grande porte qu'il trouve ouverte ; il voit ses chevaliers, les félons traîtres, debout des deux côtés, et les Français qui déjà s'engagent sur le pont-levis. « Trahis ! Trahis ! » s'écrient ceux-ci en apercevant le Danois. La rage au cœur, Ogier fait tournoyer son levier et court sus aux traîtres. Ysoart tombe le premier, puis c'est le tour de Hardré et de Gontier. Il se jette alors sur les Français avec une telle violence qu'il en abat plu-

sieurs. Devant ce forcené, les autres reculent épouvantés.

Alors Ogier relève le pont et ferme la porte, puis il se tourne contre les sept traîtres qui demeurent encore vivants ; avant qu'ils aient eu le temps de revenir de leur surprise, ils sont tous morts. Sans perdre un instant, Ogier dresse des fourches au haut d'une de ses tours, un à un il y hisse les cadavres et les pend tout armés ; les voilà qui se balancent lugubrement au vent et leurs armures sonnent leur glas en s'entre-choquant. Au matin les Français les verront et ils trembleront.



CHAPITRE XII

Seul contre tous.



HARLEMAGNE et ses guerriers retournent tout déconfits à leur camp. Ogier reste seul en son château; il n'a plus ni écuyer ni sergent, il n'a plus personne pour le secourir, sinon Jésus dans le ciel, et sur terre Broiefort, son bon destrier. Le duc pleure de désolation, mais il ne peut s'abandonner au désespoir; il faut qu'il travaille pour ne point mourir de faim. Il a dans la cour un puits, une corde, un seau et un treuil; dans le bourg des moulins, et dans le grenier un peu de blé. Il va chercher son blé. Il le fait moudre, tamise sa farine, pétrit sa pâte, chauffe son four, retourne son pain, le met sur la pelle et l'en-

fourne. Il est aussi son propre maître-queux (1); il met l'eau sur un trépied pour la chauffer, il fait bouillir les herbes qui poussent dans son potager, et rôtir les quelques oiseaux qu'il réussit à abattre au moyen d'un arc et de flèches. Il va chercher le vin dans son cellier, met la table et s'y assoit tout seul. Souvent, après avoir donné à Broiefort sa ration de foin et d'avoine, le duc n'a pas le courage de le quitter, tant la solitude lui pèse.

Cependant Ogier se dit que si les Français viennent à savoir qu'il est seul à leur résister, ils l'attaqueront de façon à rendre la défense impossible. Il prend donc toutes les poutres et tous les madriers qu'il peut trouver; de son épée il les taille de façon à leur donner une forme humaine. Il coupe à Broiefort sa queue et sa crinière, dont il fait des barbes et des moustaches qu'il colle à ses hommes de bois. Il les revêt de hauberts et de heaumes, leur suspend des boucliers au cou, leur met des haches d'armes au poing, et les dresse sur la muraille. Quand les Français les aperçoivent, ils en sont tout émus : « Dieu! s'écrie Charlemagne, quel diable a envoyé ces renforts au Danois? On m'avait dit qu'il avait perdu tous ses hommes et qu'il était seul dans son château, mais voilà de robustes guerriers qui doivent avoir de bons bras. » L'empereur appelle ses archers : « Prenez,

(1) Cuisinier en chef.



Ogier allumant son feu.

leur dit-il, vos flèches les plus acérées et tuez-moi tous ces hommes d'armes! » Les archers tirent à maintes reprises, mais carreaux et flèches paraissent n'avoir aucun effet sur les chevaliers d'Ogier : ils demeurent immobiles à leur poste.

« Ils sont fiers et courageux, les hommes du Danois, s'écrie l'empereur; ils n'ont pas bougé sous la grêle de traits. Qu'on m'apporte mes armes; je veux les aller regarder de plus près. » Charles enfourche son destrier et s'en va jusque devant la porte du château. « Barons, dit-il en élevant la voix, vous êtes bien hautains de ne point daigner me répondre; savez-vous que je suis le roi de France? Je suis puissant, je puis vous donner des châteaux, de riches bourgs, de grands honneurs, tandis que votre seigneur ne peut rien pour

vous. » Les hommes de bois ne soufflent mot, et Charles s'en retourne à sa tente fort marri. « Qu'ont répondu les barons du Danois, lui demande Naime, se rendront-ils? — Ils me méprisent, Naime, ils n'ont pas sonné mot, ils n'ont point abaissé par courtoisie leurs grandes haches. Mais ils ne m'empêcheront pas de m'emparer du Danois. Dussé-je rester ici sept ans encore, je le pendrai au haut de sa tour! — Maudit soit cet Ogier! » murmurent les Français.

Le siège continue, il y a déjà sept ans qu'il dure. Le jour vient enfin où le Danois n'a plus un poisson dans ses viviers, plus une herbe dans son potager, plus un fromage dans ses caves, plus un animal dans ses étables et ses écuries, hormis Broiefort, son noble destrier. Le duc demeure quatre jours sans boire ni manger; il a si grand'faim qu'il en est pâle et défait. Il regarde piteusement ses armes. « Il ne me reste qu'une chose à faire, se dit-il, c'est de mourir fièrement. » Ogier tire son épée du fourreau : « Courtain, fait-il, ma bonne épée, la meilleure du monde entier, aujourd'hui à la vêprée, dès qu'il fera nuit, je me rendrai à la tente de Charlemagne pour le tuer si je le puis. Sergents et écuyers m'assailliront sans doute, nous verrons si vous saurez en venir à bout. »

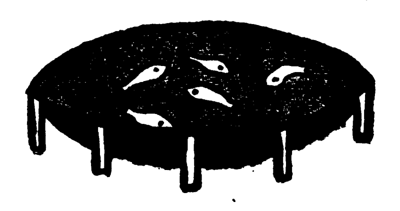
Il vient à Broiefort et lui soulève l'un après l'autre les quatre pieds, pour voir s'il est bien ferré, et il remplace les clous qui manquent. Il lui

donne du foin, le caresse et lui parle longtemps. Remontant dans la grande salle, il s'assied dans l'embrasure d'une fenêtre; il n'a rien à faire, le temps lui dure. Il contemple tristement ses vêtements en lambeaux... Dieu! qu'il est devenu laid, le fier Ogier! Il n'a plus que la peau sur les os, ses cheveux sont longs et emmêlés; il porte son haubert sur un pelisson déchiré, ses éperons d'or sont attachés à ses pieds nus, il se sent faible et ses mains tremblent.

Désespéré, il se lève; prenant un épieu à la main et ceignant Courtain à son côté gauche, il descend de la grande salle, ouvre une petite poterne, sort sans bruit et se glisse le long des murailles au bord du rocher abrupt. Il voit le camp des Français qui s'étend au loin, il s'assied sur la pierre et se met à réfléchir tout haut; c'est une habitude qu'il a prise dans sa solitude. « Le roi de France me fait grand'honte, dit-il; naguère il me traqua comme une bête sauvage, et maintenant il me tient ici comme en une prison. J'y vais périr de faim; autant mourir en combattant. J'irai cette nuit à la tente de l'empereur et je le tuerai... Non, j'irai à la tente de Charlot : c'est lui que j'égorgerai. Je vengerai ainsi Baudouinet, et Charlemagne en aura grand deuil. »

Quelques écuyers français étaient venus au pied du rocher chercher de l'herbe pour leurs chevaux. Le roc étant à pic, Ogier ne pouvait les voir, et,

comme ils marchaient nu-pieds dans le marais, aucun bruit ne révélait leur présence; aussi surprirent-ils les paroles du Danois. Épouvantés, ils s'enfuirent parmi le marécage, où tous perdirent leur chemin et s'enlizèrent, hormis un seul qui atteignit la tente de Charlot. « Sire, lui dit-il, nous étions plusieurs écuyers qui cherchions au pied du roc de Castel-Fort de l'herbe pour nos chevaux ; nous entendîmes Ogier le Danois qui regrettait son fils Baudouinet, se plaignait de n'avoir plus de vivres et proférait des menaces contre vous. — Je ne l'en blâme point, dit Charlot; je commis un crime affreux lorsque je m'emportai pour une vétille et que je tuai Baudouin. Barons, apportez-moi mes armes, j'irai parler au duc Ogier; si je le puis, je m'accorderai avec lui, ensuite je lui ferai rendre ses fiefs; mon père lui pardonnera peut-être pour l'amour de moi. »



CHAPITRE XIII

Le serment de l'archevêque Turpin.



GIER rentre dans son château et monte sur ses murailles. Il voit un chevalier merveilleusement armé qui arrive au galop de son coursier et s'arrête devant la grande porte. Le chevalier le hèle : « Es-tu Ogier le Danois? dit-il. — Je suis Ogier, répond le duc, et toi, qui es-tu, qui as de si belles armes? Es-tu venu prendre bataille avec Ogier, ou lui rendre hommage? — Je suis Charlot, le fils de l'empereur. Je sais que tu me hais à cause de ton fils que je tuai naguère par grande folie. J'étais alors jeune et irréfléchi. Je commis un crime en tuant ton fils; c'est le diable qui m'y poussa. Il ne se passe pas de jour que je ne m'en repente : j'en suis dolent au matin, à la vêprée j'y pense

encore. Par Dieu ! Ogier, ne te montre point impitoyable. J'ai tué ton fils, il est vrai, mais je te ferai amende honorable ; les gens de ton lignage (1) jugeront eux-mêmes de ce qu'il convient que je te donne, puis je supplierai mon père de te rendre tes fiefs et je m'en irai en pèlerinage outre-mer, au Saint-Sépulcre. — Dieu te confonde, Charlot ! s'écrie Ogier, jamais je ne m'accorderai avec toi, car tu m'as fait trop de mal et j'ai juré de te tuer pour venger Baudouinet. — J'en suis marri, Danois. Mais dis-moi, tout à l'heure quand tu sortis de tes murs, qu'avais-tu dans ta pensée? Foi de Dieu ! ne me le cache pas, je te jure que je ne t'en accuserai point à Charlemagne et que ma tente n'en sera pas mieux gardée.

— Quel diable t'a conté cela ? fait Ogier. Puisque tu me promets de ne point me trahir, je te dirai ce que j'ai résolu. Charlot de France, je ne puis supporter ta vue ; tu me rappelles la mort de Baudouinet mon fils, l'enfant de ma chère dame, Béatrix au clair visage. Je ne puis rester en ce château, car je n'ai plus de vivres. Voici donc ce que je décidais tandis que j'étais assis au pied de mes murs. Je me disais que j'irais t'égorger cette nuit pendant ton sommeil, lorsque tu reposerais sur ton lit, dans ta tente dont je cherchais à reconnaître la position d'après ta bannière. Si je

(1) Ta famille.

ne te trouve point, Charlot, c'est Charlemagne que je tuerai, car l'un de vous mourra pour mon fils avant que je quitte ce monde. »

Charlot s'en retourne tout penaud au camp des Français et Ogier va s'étendre sur sa couche jusqu'à la nuit, afin d'oublier, si possible, la faim qui le tenaille. Charlemagne voit venir son fils et se rend au-devant de lui. « Que dit le Danois? demande l'empereur. Se rendra-t-il? — Sire, non, il nous hait à mort, et son courage est indompté. » Fidèle à sa promesse, Charlot ne dit rien du projet d'Ogier. Il regagne sa tente et se met à table avec ses chevaliers, mais il ne mange rien. Peu à peu la nuit vient : « Seigneurs, dit Charlot à ses compagnons, couchez-vous, je vais me reposer, moi aussi. »

Or Charlot ne savait point que l'écuyer avait entendu Ogier proférer des menaces précises et que ses chevaliers étaient résolus à passer la nuit sous les armes autour de sa tente. Le fils de Charlemagne tremble, il croit sa dernière heure venue. « J'ai la fièvre, dit-il à son chambellan, préparez-moi deux lits, afin que j'en puisse changer si je ne dors point. » On lui apprête donc deux lits et Charlot se couche dans l'un des deux. « Il se peut, songe-t-il, que le Danois frappe l'autre et que j'échappe, mais je n'ai guère d'espoir. » Soudain il entend les guetteurs qui sonnent du cor : ont-ils aperçu le Danois? Bientôt une grande rumeur

tout près de sa tente l'avertit que des hommes armés veillent sur lui; il reprend courage.

Cependant Ogier selle Broiefort et achève de s'appareiller, puis il ouvre la porte et passe le pont-levis. Alors il se retourne pour jeter un dernier regard sur son beau château : « Castel-Fort, dit-il en soupirant, je te recommande à Dieu, le roi de gloire. Que celui qui te tiendra désormais n'éprouve jamais disette ni pauvreté ! Qu'il ne soit point malheureux dans tes murs, comme je l'ai été !... » Le Danois pique Broiefort de ses éperons ; le bon cheval est si content de se retrouver en pleine campagne qu'il fait un saut de treize pieds en l'air. Grâce à la merveilleuse allure de son destrier, Ogier évite le guet, élude les chevaliers qui se précipitent sur ses traces alors qu'il est déjà fort loin, arrive à la tente de Charlot, enfonce son épieu à plusieurs reprises dans le lit vide qu'il croit occupé, et prend la fuite en s'écriant de toutes ses forces : « Te voilà mort, Charlot, et mon fils est enfin vengé ! »

Mais tout le camp a été alarmé par les cors des guetteurs, cinq cents barons sont déjà lancés sur les pas de Broiefort qui court comme un cerf; leur nombre s'accroît d'instant en instant. « A l'aide, seigneurs, hurlent-ils, à l'aide ! C'est le Danois qui est venu assaillir Charlot dans son lit. S'il nous échappe, nous serons à jamais déshonorés. » Ogier trouve la rivière sur son chemin, Broiefort



Ils franchissent la rivière.

la franchit d'un bond. Les Français ne peuvent la passer, ils sont obligés de suivre la rive, ils ne trouvent pas de gué: leur ennemi est en sûreté. Charlemagne tord ses poings et tire sa barbe, sa colère et son chagrin font peine à voir. « Seigneurs, dit-il après avoir chevauché longtemps, nous n'atteindrons pas le Danois, je ne sais où le chercher. — C'est un diable, répondent les barons. — Seigneurs, nous ne sommes pas loin de l'église où se trouve en ce moment le saint Vou; allons l'invoquer. — Volontiers, beau sire. »

Les Français se dirigent donc vers Lucques. Le saint Vou était un crucifix de bois, de très grande dimension. Les yeux du crucifié, largement ouverts et faits en cristal, lui donnaient un aspect terrible. On l'habillait et le déshabillait comme on voulait; dans les grandes cérémonies, on le couvrait de riches étoffes et de pierres précieuses.

Charles lui offre une pièce de soie magnifique et trente marcs d'or fin et d'argent, et il le supplie d'envoyer grande honte au Danois. L'empereur et ses chevaliers regagnent alors leur camp. « Seigneurs, dit Charlemagne, il y a trop d'années que dure cette guerre; allez retrouver vos femmes et vos enfants. Mais n'oubliez point Ogier le Danois. Si j'ouïs dire que l'un de mes barons l'a vu et ne s'est point emparé de lui pour me le livrer, ce baron sera pendu ou écartelé. » Les Français s'en retournent donc en France et chacun se rend dans son fief.

Après avoir chevauché longtemps, Ogier arriva dans la plaine de Saint-Ajose, qu'il reconnut. Il la vit toute couverte de tombes et il pensa à Berron, son compagnon, et à tous ses chevaliers. Il n'avait rien mangé, sa faiblesse augmentait, il ne pouvait plus se tenir en selle; Broiefort, le bon destrier, était las, lui aussi. Le Danois mit pied à terre auprès d'un petit ruisseau qui coulait dans un paisible vallon. Il enleva le frein à Broiefort et le laissa paître en liberté, puis il délaça son heaume et retira son haubert. Alors, s'étendant sur l'herbe, il s'endormit profondément; lorsque le cheval eut bien brouté, il s'endormit aussi.

Leur sommeil dura de longues heures. Dans l'après-midi, une compagnie de chevaliers passa dans le vallon. C'était Turpin, l'archevêque de Reims, qui avait quitté Charlemagne pour se rendre à Rome chez l'apostole, avant de retourner en



Ogier et Broiefort dorment.

France. Il aperçut le destrier, puis le chevalier endormi au milieu du pré, ses armes à son côté. « Seigneurs, dit-il, c'est là Ogier le Danois, contre lequel nous guerroyons depuis tant d'années. Heureusement pour nous qu'il est désarmé et que son merveilleux destrier dort comme lui. Nous allons nous emparer du Danois et le lier. S'il tenait Courtain, son épée, il nous mettrait tous en pièces, fussions-nous au nombre de trois mille! » Les chevaliers descendent de leurs chevaux, s'approchent sans bruit d'Ogier, lui enlèvent en tremblant ses armes, passent de fortes entraves autour des pieds de Broiefort et se mettent en devoir de ligoter son maître. Mais celui-ci s'éveille; il se voit environné d'une nuée d'ennemis, saute sur ses pieds, abat d'un coup de poing le premier chevalier qui le touche, puis il arrache à un cheval sa selle et, s'en servant comme d'une massue, il tue plusieurs hommes. Toutefois les compagnons de Turpin sont trop nombreux, ils l'entourent de toutes parts : affaibli par le jeûne, Ogier ne peut plus leur tenir tête; ses ennemis le jettent à terre et le lient fermement.

« Dieu! dit Turpin, que j'aurais voulu ne point trouver Ogier sur mon chemin! Si je ne le rends à Charlemagne, l'empereur me fera pendre, mais c'est un bon chevalier et il a été trop maltraité; je voudrais pouvoir le sauver. » Ogier reconnaît Turpin et se traîne jusqu'à lui : « Sire, demande-

t-il, allez-vous me livrer au roi? Lorsqu'il me tiendra, il me fera écarteler; rien au monde ne m'en pourra garantir. J'aimerais mieux que vous me fissiez mourir tout de suite. — N'ayez pas peur, Ogier, dit Turpin, je vous mènerai droit à Reims et je vous mettrai dans ma prison. » On hissa donc le Danois sur un sommier, on lui attacha les pieds sous le ventre de sa monture et, renonçant au voyage de Rome, toute la compagnie prit la route de France. Arrivé à Reims, Turpin fit river des chaînes aux pieds de son prisonnier et le garda en son palais. Puis il dépêcha un messager à Charlemagne pour lui annoncer la capture de son ennemi. Plein de joie, l'empereur manda à l'archevêque qu'il eût à lui envoyer le Danois, afin qu'on le fît écarteler. Mais Turpin eut pitié d'Ogier : « J'irai moi-même parler au roi à Paris, » dit-il, et il se mit en route sans tarder.

« Sire archevêque, fit l'empereur en le voyant venir, soyez le bienvenu. Où est Ogier? » Turpin se jeta aux pieds de Charles : « Sire, dit-il, il est à Reims, octroyez-moi de l'y garder. Je le tiendrai étroitement emprisonné en un sombre cachot, il n'aura pour sa ration de chaque jour que le quart d'un pain, un morceau de viande et un hanap (1) d'eau mêlée de vin. Il avait l'habitude de manger comme quatre, il ne supportera

(1) Une grande coupe.

donc pas longtemps ce régime; il s'affaiblira peu à peu, il finira par mourir, et vous serez débarrassé de votre ennemi sans vous être déshonoré en le faisant périr. — Je vous l'octroie, bien qu'à contre-cœur, répondit Charles; mais jurez-moi qu'il sera traité comme vous venez de le dire. — Je vous le jure, sire.»

De retour à Reims, l'archevêque se mit à réfléchir aux moyens de tenir son serment sans affamer Ogier. Il réunit les orfèvres de la ville, leur confia tout l'argent qui se trouvait dans son palais et leur donna l'ordre d'en faire un immense hanap de la contenance d'un setier. Puis il ordonna aux boulangers de pétrir chaque jour un pain dans lequel ils mettraient un setier de froment, et aux bouchers de couper les bœufs en quatre et les porcs en deux. Ogier ne risquait donc point de mourir de faim. Les chevaliers de Reims allaient tous visiter le Danois dans son cachot, et Turpin jouait aux échecs avec lui pour le distraire. Il menait si joyeuse vie qu'il engraissait à vue d'œil.

Sept années passèrent lentement. Ogier était toujours enfermé dans la prison de l'archevêque; ses cheveux et sa barbe blanchissaient, mais sa force n'avait point diminué, et malgré ses fers il s'exerçait souvent à manier la lance et l'épée.

CHAPITRE XIV

Charlemagne aux abois.

SEIGNEURS, ma chanson va laisser Ogier le bon Danois pour vous conter les malheurs qui fondirent sur la douce France...

Il y avait en ce temps-là un émir sarrasin du nom de Bréhier, qui possédait Damas, Babylone et tout le nord de l'Afrique. Ayant appris qu'Ogier le Danois, lè terrible guerrier, était mort, — car ce bruit s'était répandu parmi les Sarrasins, — il jugea que le moment était venu de reprendre l'offensive contre les Français. Il réunit une armée innombrable et mit à sa tête le vieux Ténèbre, le fier Braidimant, Clariant, Embron, Faussaron, Corban et une trentaine d'autres rois. Ils étaient bien quatre cent mille

païens qui envahirent les États de l'empereur. Ils mirent l'Allemagne à feu et à sang, puis ils pénétrèrent en France, l'attaquant sur plusieurs points à la fois, dévastant la Normandie, ne laissant debout ni tour, ni donjon dans toute la Lorraine, et entrant même à Aix-la-Chapelle. Ce fut en vain que les Français accomplirent des prodiges de valeur, rien n'arrêtait la marche victorieuse des Sarrasins et bientôt toute la chrétienté se prit à trembler.

Un jour, Charlemagne entendit deux Français qui causaient à voix basse près de sa tente : « Si nous avions au milieu de nous Ogier le Danois, disaient-ils, jamais les païens n'oseraient nous traiter comme ils le font. » L'empereur fronça le sourcil et il resta sombre durant de longues heures. Un autre jour, un messager se présenta devant lui et se jeta à ses pieds. « Sire, dit-il, vos barons vous supplient de rappeler à la cour Ogier le Danois, car s'il était ici nous aurions la victoire. » L'empereur entra dans une violente colère : « Dorénavant, s'écria-t-il, tous ceux qui prononceront devant moi le nom du Danois seront écartelés ou pendus aux fourches. »

Peu de jours après, trois cents écuyers entourèrent la tente de l'empereur et se mirent à crier en chœur : « Ogier ! Ogier ! Ogier ! » Charles pâlit de rage : il ne pouvait les faire pendre, car ils étaient trop nombreux. « Sire, lui dit Naime, je viens

d'entendre prononcer un nom que je n'ose répéter. Il est certain que si ce fier guerrier était dans notre camp, les Sarrasins repasseraient la mer. — A quoi bon ces paroles, puisque le Danois est mort? hurla Charlemagne. — Sire, reprit Naime, je ne crois pas que le vaillant duc soit mort. Turpin l'avait encore en sa prison, il y a peu de temps... » A l'ouïe de ces mots, Charlemagne se lève vivement : « Si Ogier le Danois vit encore, s'écrie-t-il, je le tirerai de son cachot, je lui accorderai sa grâce et je lui rendrai ses fiefs... Allons à Reims, seigneurs, sans perdre de temps. »

Charlemagne et Naime, accompagnés de vingt mille hommes, se rendirent donc en toute hâte à Reims. Ils n'arrêtèrent leurs montures que devant le palais de l'archevêque. Cependant Turpin accourt au-devant de son suzerain : « Sire archevêque, s'écrie l'empereur sans prendre le temps de le saluer, que fait Ogier? Est-il encore dans vos murs? S'il est mort, la chrétienté est perdue. — Sire, il est affamé à cause de la disette que nous lui avons infligée, mais son courage n'est point abattu. — Menez-moi sans tarder à la prison du Danois, » dit Charles.

Or Turpin, lorsqu'il avait appris la venue de Charlemagne, s'était hâté de faire transférer Ogier dans un cachot étroit et sombre; c'est là que l'empereur le trouve. « Ogier, dit-il en entrant, es-tu vivant? Je suis Charles de France; j'ai promis

bataille en ton nom à Bréhier, l'émir des Sarrasins, le roi le plus puissant qu'il y ait sous le ciel. Si tu es vainqueur, tous tes fiefs te seront rendus, tu auras désormais la paix avec moi et je te comblerai d'honneurs. — Dieu te confonde! répond le Danois, empereur maudit qui me chassas de mes terres. A cause de toi et des tiens, j'ai perdu toute joie, ma vie n'a été qu'une longue souffrance. Tu me promets de me combler d'honneurs; me rendras-tu mon fils Baudouinet? Si tu ne consens à me livrer Charlot, afin que je tienne mon serment de le mettre à mort, je ne consentirai point non plus à ceindre l'épée pour toi; j'aime mieux mourir dans cette prison où j'ai passé tant d'années que mes forces s'en sont allées. »

Une lutte terrible se livre dans le cœur de Charlemagne : il est livide et la sueur lui coule du front. « Franc duc, dit-il enfin, fais ton devoir, je ferai le mien. — Sire, je ne viendrai point à bout de ce Bréhier; il y a trop longtemps que je vis dans l'oisiveté. Mon corps n'a plus de vigueur. — On te donnera, répond Charles, tant de gibier apprêté au poivre moulu, tant de volaille et de vin vieux, que les forces ne tarderont point à te revenir. »

On fait sortir le Danois de sa prison, on le mène dans la grande salle voûtée du palais. Il étend les bras, il s'étire : « Je crois, dit-il, que je pourrai vaincre Bréhier. — Dieu qui pour nous fut mis



On baigne le Danois.

en sépulture te prête son aide! » répond Charlemagne. Quand on eut baigné le Danois et qu'on l'eut pourvu de vêtements propres, il apparut presque aussi beau que dans sa jeunesse, gros et dodu, les membres bien moulés. Son regard était fier comme celui de l'aigle. « Seigneurs, dit-il aux barons, je n'irai point combattre Bréhier si l'on ne me rend ma bonne épée Courtain, et Broiefort mon destrier. — Pour ce qui est de vos armes, vous les aurez, dit Turpin, je les ai serrées avec soin dans mon trésor; quant à Broiefort, je ne sais ce qu'il est devenu; il doit être mort depuis longtemps. — Hélas! s'écrie Ogier, c'était le meilleur cheval du monde entier, » et il mène tel deuil sur son destrier que les barons sont remplis de pitié.

« Roi Charles, reprend Ogier, si je ne trouve un cheval auquel je puisse me fier, je n'entreprendrai pas cette bataille. — J'ai ici, répond l'empereur, Morel, le beau destrier que je pris naguère à l'émir Baligant. — Montrez-le-moi, fait Ogier. » On lui amène le destrier; il appuie lourdement le bras sur la croupe de l'animal, qui tombe à terre. « Par Dieu! s'écrie le duc, il ne vaut rien, votre cheval. — Ogier, dit Naime, vous aurez un bon destrier: c'est Pennevaire, le coursier que Bertrand prit au roi Didier. » On l'amène : c'est un animal plein de feu et qui a superbe mine. Le duc saute en selle, le cheval fléchit sous le poids; il s'en faut de peu

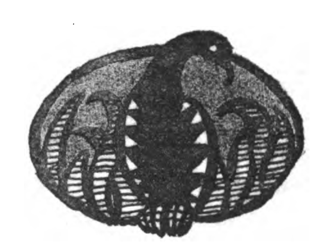
qu'il ne tombe à terre. « J'irai à pied, dit Ogier tristement, puisque j'ai perdu Broiefort... Or çà, mes armes ! »

A cet instant, un chanoine s'avance vers Turpin. « Sire archevêque, dit-il, je ne crois pas que Broiefort soit mort. J'étais avec vous quand vous fîtes prisonnier le Danois sur le chemin de Rome et je remarquai son destrier, à cause de sa grande taille et de sa force miraculeuse. Il y a quelque temps, me trouvant à Meaux, en l'abbaye de Saint-Faron, je vis un roussin attelé tout seul à un fardier chargé de blocs de marbre pour le moutier qu'on y construit; je fus si ébahi de sa force et de sa ressemblance avec Broiefort que je questionnai son maître. Celui-ci m'apprit que la bête lui avait été donnée par vous il y a plus de sept ans. M'est avis, sire, que vous devriez faire venir ce cheval à Reims. »

Naime, Turpin et cent chevaliers partent sur-le-champ pour Meaux. Ils arrivent à l'abbaye. Naime aperçoit Broiefort qui tire une lourde charge de moellons, et il le reconnaît, bien que le pauvre coursier soit tout pelé et que sa queue n'ait plus de crins. Malgré sa vieillesse, Broiefort est plus vigoureux que trois chevaux ordinaires. L'abbé rend volontiers le roussin à l'archevêque Turpin, et les barons se remettent en route, emmenant Broiefort.

Dès que le Danois aperçoit son vieil ami, il se

jette à son cou et le baise, tout marri de le voir en aussi piteux état. Il pose le bras sur la croupe de l'animal et s'y appuie fortement : le cheval ne fléchit pas. De son beau bliaut de soie, Ogier frotte les flancs pelés de son destrier. « Ha ! Broiefort, lui dit-il, vous souvenez-vous des jours où nous luttions seuls, vous et moi, contre nos ennemis ? » Broiefort hennit de joie, il gratte le sol du pied, il frotte sa tête contre l'épaule de son maître, puis il s'agenouille devant lui comme pour lui rendre hommage. Charlemagne et tous les barons pleurent d'attendrissement. On étrille Broiefort, on lui met un frein en or, une selle ornée de pierreries, un riche caparaçon, et il reprend fière mine malgré sa vieillesse. Bientôt le destrier et son maître sont prêts à partir ; ils accompagnent l'empereur et ses barons à Laon, et de là tous se rendent au camp que les Français ont établi près d'Étampes.



CHAPITRE XV

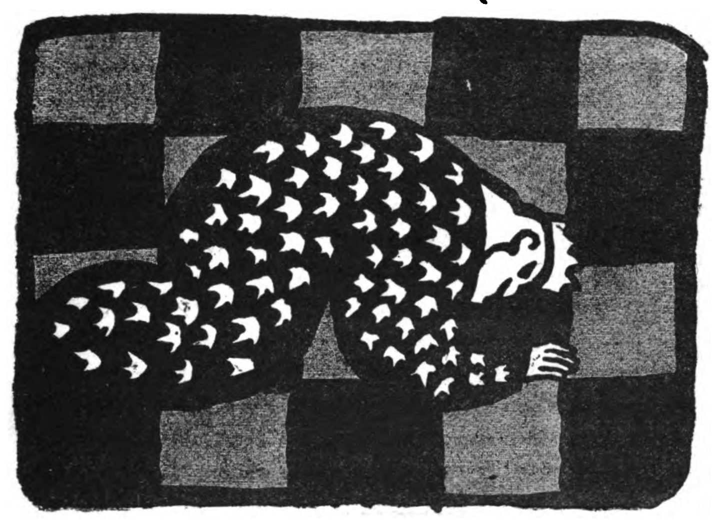
Le combat interrompu.



NTRE Paris et Étampes, ils trouvent tout le pays dévasté, les villes et les bourgs en ruines, les châteaux fumant encore; enfin, ils aperçoivent une vaste plaine couverte d'une nuée de tentes : c'est le camp des Sarrasins. A peu de distance, les Français ont établi le leur. Les chevaliers et les sergents reçoivent le Danois avec de grands cris de joie, seul Charlemagne est dolent; il vient à Ogier et lui passe familièrement le bras autour du cou : « Beau sire duc, lui dit-il, à quoi pensez-vous? — Sire, retirez votre bras, je n'ai point oublié mon fils Baudouin, ni le serment que j'ai fait de le venger en tuant Charlot. » Le roi se désole, ses barons ne savent quel conseil lui donner. Enfin Naime

s'avance tout en pleurs : « Sire, dit-il, ayez pitié de votre peuple, qui est dans une grande détresse. Si Ogier ne combat pour nous, Bréhier vous mettra à mort, vous et toute votre famille; Charlot n'échappera point au massacre, il mourra donc dans l'un comme dans l'autre cas. — Je vous obéirai, Naime, » dit le vieux roi en sanglotant.

L'empereur fait mander son fils. Jamais Charlot n'a paru plus beau, son clair sourire découvre ses belles dents, ses yeux brillent, ses cheveux semblent d'or. Lorsque son père lui annonce qu'il doit livrer bataille au Danois, c'est-à-dire aller au-devant d'une mort certaine, Charlot pâlit; mais ce n'est point un lâche, il ne profère aucune plainte. Il se confesse à l'archevêque, qui lui donne l'absolution, puis, dans une petite chapelle des environs, il écoute dévotement la messe. Charlemagne et ses barons pleurent ; tout en disant l'office, les prêtres pleurent aussi. Lorsqu'ils sortent de la chapelle, l'empereur prend son fils par la main et s'en vient à Ogier : « Beau sire, dit-il, voici votre ennemi qui vient expier sa faute. Toutefois, noble duc, si vous me laissez mon fils, je vous donnerai Chartres, Étampes et Le Mans, le Hainaut, le Brabant et le Vermandois, ainsi que toute la Flandre. » Ogier ne répond mot. Charlot se jette aux pieds du duc : « Sire, dit-il, pour l'amour de Dieu, j'implore encore une fois votre



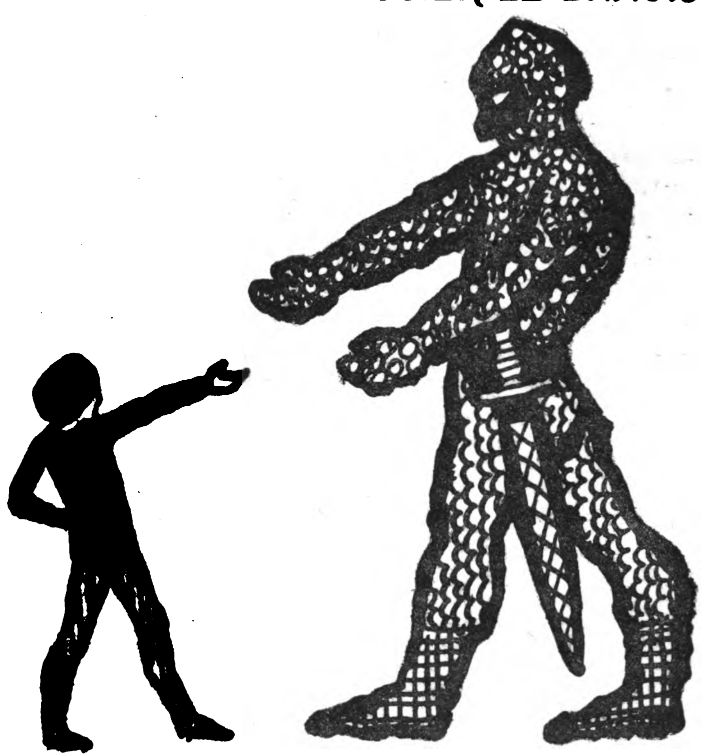
Charlemagne se jette à terre sur les froides dalles.

pardon. Je vous ai dit naguère que je me repens tous les jours d'avoir tué Baudouinet. Je consens à devenir votre homme lige, sire; j'accomplirai toutes les besognes humiliantes que vous m'infligerez, mais laissez-moi combattre les Sarrasins jusqu'à ce qu'ils s'en retournent outre-mer. » Le Danois reste muet.

Tous les chevaliers se tordent les mains ou battent leurs paumes en signe de deuil; les gémissements et les cris de douleur font tel bruit que le tonnerre même n'eût point été entendu. Les plus hauts barons de France se mettent à genoux de-

vant Ogier; le vieux Naime de Bavière se fait leur porte-voix : « Pour Dieu ! Ogier, ne persiste point dans ton cruel dessein. Vois, tous les hauts barons de France sont ici à tes pieds; mains jointes, ils te supplient en pleurant d'épargner le fils de notre roi. Si tu l'égorges, crois-tu que Jésus-Christ, notre père tout-puissant, te pardonne? Tu mettras le deuil en notre douce France, tu feras le bonheur des Sarrasins nos ennemis. Souviens-toi, Ogier, de Dieu qui par pitié pour nous naquit de la Vierge, vécut pauvre et souffrit une mort horrible. Au nom de sa miséricorde, je te somme de te montrer miséricordieux. — Je n'en ferai rien, » répond le Danois, les dents serrées.

Le combat commence; désespéré, l'empereur s'enfuit pour ne point le voir. Il court se réfugier dans la petite chapelle; il se jette à terre sur les froides dalles, devant l'autel : « Beau sire Dieu, roi puissant, dit-il en pleurant, gardez mon enfant! Doux Jésus, notre Seigneur, à la naissance de qui les bêtes et les oiseaux se réjouirent de grande joie, vous qui fûtes couché en une crèche, tandis que le bœuf qui y prenait sa pâture s'inclinait humblement devant vous et doucement vous couvrait de paille, vous qui pardonnâtes à Marie-Madeleine ses péchés et fîtes sortir Lazare du tombeau, pardonnez-moi si jamais j'ai fait quelque chose qui vous fût contraire, et gardez mon enfant! Que le Danois ne me le tue point, sire ! » Par trois



Ogier et Bréhier se défient.

fois l'empereur se pâme; à chaque fois, lorsqu'il revient à lui, il se remet à prier.

Cependant le combat tourne contre Charlot; bientôt Ogier brandit son épée et s'apprête à le frapper à mort. Soudain, la foudre du ciel descend

des nues, comme un feu ardent, entre Ogier et Charlot, mais ni l'un ni l'autre ne ressent de mal, car c'est un ange qui la manie. Les barons reconnaissent saint Michel et se jettent à genoux. L'archange saisit l'épée par la poignée : « Ogier, dit-il, tu ne tueras point le fils de ton roi, car Dieu te le défend. Donne-lui un seul coup du plat de ton épée et Dieu te tiendra pour délié du serment téméraire et fou que tu fis naguère. Aujourd'hui même sera couronnée en paradis l'âme de ton enfant. Prends tes armes et va combattre le païen mécréant; vas-y hardiment, Dieu le roi tout-puissant t'aidera. »

Le saint ange remonte au ciel et le duc Ogier donne à Charlot un coup qui le fait tomber à la renverse; Charlot remercie Dieu de l'avoir garanti de la mort, les barons rendent grâces au Ciel. Entendant les cris de joie, Charlemagne accourt. « Danois, fait-il, octroie ton pardon pleinement et entièrement à mon fils. — Je le lui octroie, beau sire roi; désormais je le tiendrai quitte de la mort de mon enfant, et je vous servirai fidèlement. Je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait; à votre tour, sire, pardonnez-moi de vous avoir tué tant de vos chevaliers. » Devant tout le baronnage, l'empereur et Ogier s'embrassent. La joie règne dans l'armée des Français.

A cet instant retentissent dans le camp des Sarrasins des injures contre les lâches ennemis qui

ne trouvent pas de champion à envoyer contre Bréhier. Le champion des païens s'avance presque jusqu'aux tentes des Français et Ogier peut le contempler tout à loisir. Il est de taille géante et aussi laid que grand; on ne saurait le voir sans trembler et le Danois lui-même se trouble. Il répond pourtant aux insultes du païen en le défiant à son tour.

Charlemagne et Naime arment Ogier; on lui amène son destrier, si couvert de fer qu'on n'y peut toucher, et Naime lui tient l'étrier. « Hé ! Broiefort, dit Ogier, je dois vous avoir cher par-dessus tous ces barons, vous m'avez tiré de tant de mauvais pas ! Si Dieu nous donne d'échapper au Sarrasin, je vous mettrai au repos, vous ne traînerez plus de fardeaux, vous serez bien nourri et bien logé... » Il ne sait pas, le bon Danois, qu'il ne ramènera point son cheval vivant : le félon païen Bréhier le tuera... Ogier est prêt à partir, il vient à Charlemagne : « Sire, donnez-moi la permission de partir, et vous, allez prier pour moi. — Ogier, dit Charles en levant la main pour faire sur lui le signe de croix, que celui qui a toute puissance sur la terre vous donne le pouvoir de venger mon honneur et de sauver la chrétienté, et qu'il vous fasse revenir sain et sauf. »

CHAPITRE XVI

Ogier le Danois délivre la France.



GIER monte sur la colline. Sous un grand sapin à l'orée de la forêt, il trouve le champion sarrasin occupé à prendre des oiseaux au piège, pour passer le temps. « A qui appartient ce bois? demande-t-il au païen. — A moi, sire, ainsi que toute la France. J'ai nom Bréhier, je suis roi des Saxons, émir de Babylonie, et d'Espagne, et de toute l'Afrique. D'Aix-la-Chapelle au Mont-Saint-Michel j'ai dévasté le pays de Charles, et j'y ai détruit toutes les églises. Si l'empereur et son peuple ne renient leur Dieu pour embrasser la loi de Mahomet, je les ferai pendre ou écarteler. Je n'ai aucune crainte d'eux, puisque le Danois est mort... Et toi, qui es-tu? — J'ai nom Ogier;

je suis fils de Godefroy le Danois. Tu as bien appris à mentir! Mais, sache-le, jamais tu ne t'empareras de douce France, jamais tu ne pendras, ni ne rendras récréants les Français!... Quels beaux oiseaux tu as pris là! L'empereur te mande par moi qu'il veut les avoir, les noirs et les blancs; notre maître-queux les plumera et les fera rôtir, nos barons les mangeront avec plaisir. — Tu te moques de moi, chevalier. Mais je suis ébahi : es-tu vraiment le Danois? Allemands, Lorrains, Bretons, Normands, tous m'ont affirmé qu'il était mort il y a trois ans. — Ils te l'ont dit sans doute en manière de plaisanterie. Je serai mort lorsque tu m'auras tué, pas avant; va prendre tes armes. — Je te combattrai volontiers, mais certes je te croyais mort. — C'est toi qui le seras bientôt! Avant la vêprée, la douce France sera débarrassée de toi. — Luttons tout de suite, Français! J'ai ici ma lance et mon épée, je n'ai nul besoin d'armure. — Bien fou serais-tu de ne point t'armer, tu ne sais pas comment frappe le Danois! »

Bréhier va donc revêtir son armure et monte sur Baucent, son destrier. Il n'oublie point de se munir d'une petite boîte remplie d'un onguent merveilleux qui vaut bien tout l'or d'un pays, car il guérit sur l'heure les blessures les plus cruelles. Le géant sarrasin revient alors et trouve Ogier qui l'attend tranquillement dans un grand pré au pied du tertre. « Tu es fou, Danois!

s'écrie-t-il. Comment ton Dieu, qui fut mis à mort par les Juifs, peut-il te défendre? Toute sa puissance ne vaut pas deux deniers. — Païen, répond Ogier, tu as tort de médire du digne roi Jésus; c'est en son nom que je te défie : je me fais fort de confondre aujourd'hui ta croyance et de t'envoyer droit en enfer. — Je ne te prise pas un fétu, ni ton Dieu non plus, » dit Bréhier.

Les deux combattants s'éloignent pour prendre du champ, puis ils tournent bride et fondent l'un sur l'autre avec une telle impétuosité que leurs lances volent en éclats, mais Ogier sent que Broiefort a fléchi sous le choc. Les coups pleuvent, les deux champions se battent comme des lions. Enfin Bréhier est désarçonné : il tombe à terre grièvement blessé. Alors il tire de son aumônière sa petite boîte d'onguent et s'en enduit; le sang cesse de couler, la blessure se ferme, se cicatrise et guérit. Le Sarrasin remonte en selle, les champions recommencent la lutte. Cette fois-ci Ogier frappe son adversaire d'un coup tel qu'il fend le haubert du haut en bas; les entrailles du païen se répandent sur l'arçon de la selle. Le Danois s'attend à le voir tomber mort, mais Bréhier prend ses entrailles et les remet en place, puis il se frotte avec son onguent et le voilà de nouveau plein de santé! « Ogier, dit-il, tu vois bien qu'il est impossible de me faire périr par fer ou par acier. — Dieu te confonde! » répond le Danois.



Bréhier s'étend sur l'herbe et s'endort.

Pendant de longues heures les deux vaillants guerriers luttent avec acharnement. Chaque fois que le Sarrasin est blessé, il oint sa plaie du mer-

veilleux onguent qui le guérit tout aussitôt. « Ogier, dit-il enfin, tu vois que tu ne peux me vaincre, mais j'ai si grand sommeil que j'ai peine à me tenir à cheval. Daignerais-tu m'accorder une trêve? Je t'en récompenserais en te donnant de mon onguent pour fermer tes plaies qui saignent vilainement. — Je ne veux rien te devoir, répond le Danois, je veux te vaincre par mes seules forces, sinon tes gens se vanteront que c'est grâce à ta magnanimité que j'ai remporté la victoire. Mais dors en toute sécurité, je veillerai sur ton sommeil. » Bréhier s'étend sur l'herbe et s'endort tout de suite. La bouche ouverte, il ronfle; il a la tête plus bas que les pieds et semble en proie à un grand malaise. Ogier regarde autour de lui, il aperçoit à une certaine distance une immense pierre plate qu'un roussin ne réussirait point à traîner; il l'apporte dans ses bras et la met sous la tête de son adversaire.

Au bout d'une heure Bréhier s'éveille, la lutte reprend de plus belle. Bientôt le païen tue Broiefort, le bon destrier. « Ha! Bréhier, s'écrie Ogier, que je suis dolent! Tu m'as tué le meilleur cheval du monde entier, le coursier qui me tira naguère de tant de dangers. — Il ne valait rien auprès du mien que je vais laisser paître dans ce pré, répond le Sarrasin. Combattons à pied; si tu m'abats, tu prendras mon cheval. » Bréhier oublie que sa boîte d'onguent se trouve dans son aumônière qui pend

au pommeau de sa selle. Prompt comme l'éclair, Ogier tranche le lien qui retenait l'aumônière et s'en empare. Cela fait, il attaque le païen avec plus d'audace. Que lui importe d'être blessé? Il enduira la plaie d'onguent et sera guéri. Au bout de peu de temps, le Sarrasin perd son sang par d'effroyables blessures; il s'affaiblit d'instant en instant.

Alors il imagine une ruse qui est une trahison : il prend son épée et la pose sur l'herbe, il s'agenouille et joint les mains pour la rendre au Danois : « Ogier, dit-il, noble et généreux duc, je vois que c'est ton Dieu qui est le plus puissant. Mène-moi dans la chapelle de Charles et je me ferai chrétien, mais donne-moi de mon onguent ou je mourrai avant d'y arriver... Las! si je péris sans avoir reçu le baptême, mon âme sera perdue. — Dieu! dit le duc, il faut empêcher à tout prix que cette âme aille à sa perte. »

Il passe donc à son adversaire la boîte d'onguent, et tandis que le Sarrasin s'en frotte, il se détourne pour délacer son heaume, puis il enlève son haubert et pose Courtain à côté de lui dans l'herbe. Dès que Bréhier se sent de nouveau fort et vaillant, il se dresse sur ses pieds, empoigne son épée et frappe Ogier dans le dos; si l'épée n'eût glissé, le Danois était mort. Hors de lui de colère, Ogier prend Courtain, se retourne et, d'un seul coup, fait voler la tête du félon traître au milieu du champ. Alors, saisissant Baucent par

la bride, il saute en selle et rentre au camp des Français, où il est reçu à grand honneur. Néanmoins les Sarrasins refusent de se tenir pour battus, ils attaquent l'armée de Charles : grande est la mêlée et le combat terrible...

Ces événements se passaient au mois de mai; l'églantier était fleuri, le merle chantait à gorge déployée et, le soir, le rossignol emplissait les bocages de ses plus douces chansons. Mais Français et Sarrasins, le cœur gonflé de rage, se faisaient une guerre à mort. Les Français avaient Ogier pour les conduire, tandis que les païens avaient perdu leur chef; aussi ces derniers furent-ils enfin mis en déroute; abandonnant tout leur butin, ils s'enfuirent, — ceux du moins qui n'avaient point perdu la vie, mais ils étaient en petit nombre.

Charlemagne et ses guerriers rentrèrent à Laon au son des cloches. Le clergé de la ville se rendit en procession au-devant d'eux; bourgeois et dames descendirent dans les rues pour leur faire honneur. Ils s'arrêtèrent à la porte du palais, et Charles et Charlot accoururent pour tenir l'étrier à Ogier et l'aider à descendre. « Seigneurs, dit le Danois, il paraît que je suis bien déchu! Il faut qu'on me trouve vieux et vénérable, puisque le roi de France croit devoir me tenir l'étrier. — Non, répondit l'empereur, mais le roi de France peut et doit servir le meilleur guerrier de son pays, le sauveur de la chrétienté. »

Charles rendit à Ogier ses fiefs et lui donna en outre le Hainaut et le Brabant. Le Danois se fit craindre et redouter d'un bout à l'autre de la douce France, mais il se fit aimer aussi. Car, s'il se plaisait à punir les traîtres et les méchants, il secourait les orphelins, nourrissait les mendiants, dotait les jeunes filles sans fortune, et jugeait tout le monde avec justice. Si un homme honnête et loyal tombait dans la pauvreté, Ogier lui rachetait ses terres.

Il vécut aussi longtemps que le voulut Dieu et mourut rassasié d'honneurs; on l'enterra à Meaux en l'abbaye de Saint-Faron, où on lui éleva un magnifique tombeau, et le corps de Benoît, son écuyer qu'il avait tant aimé, fut ramené de Lombardie et enterré à ses côtés.

Seigneurs, j'ai terminé ma chanson. Je vous rends grâces de l'avoir écoutée avec patience et je vous prie de ne point oublier le nom de Raimbert de Paris, l'humble jongleur qui vous l'a contée.





TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie LAROUSSE, 17, rue Montparnasse.

